

Acteurs et stratégies de production du discours nationaliste dans la Roumanie de Ceaușescu

Pavelescu, Alina

Veröffentlichungsversion / Published Version
Zeitschriftenartikel / journal article

Empfohlene Zitierung / Suggested Citation:

Pavelescu, A. (2008). Acteurs et stratégies de production du discours nationaliste dans la Roumanie de Ceaușescu. *Studia Politica: Romanian Political Science Review*, 8(2), 295-322. <https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:0168-ssoar-55942-5>

Nutzungsbedingungen:

Dieser Text wird unter einer CC BY-NC-ND Lizenz (Namensnennung-Nicht-kommerziell-Keine Bearbeitung) zur Verfügung gestellt. Nähere Auskünfte zu den CC-Lizenzen finden Sie hier:
<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/1.0/deed.de>

Terms of use:

This document is made available under a CC BY-NC-ND Licence (Attribution-Non Commercial-NoDerivatives). For more Information see:
<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/1.0>

Le discours nationaliste du régime Ceașescu

Acteurs et stratégies de production

«Si nous disons tous autre
chose que ce que nous pensons,
il en résultera un peuple de menteurs.»
(11 ans)¹

ALINA PAVELESCU

Dans son étude des relations entre le Parti Communiste Roumain (PCR) et les intellectuels roumains sur le terrain de l'idéologie nationaliste, Katherine Verdery fait une remarque particulièrement pertinente concernant les sources du discours nationaliste². Elle constate que le Parti ne peut pas être considéré comme le seul responsable pour l'instrumentalisation du nationalisme à l'intérieur de la Roumanie communiste. À l'avis de Verdery, l'intelligentsia roumaine, elle-même utilisatrice de la Nation en tant que *master symbol* de son champ professionnel, «force» en quelque sorte le Parti d'agir avec prédilection sur ce terrain³. Cet article se situe dans la perspective de la chercheuse américaine. En ce qui suit, nous essayerons de détailler ce tableau général, en décrivant la typologie des acteurs, des interactions entre eux ainsi que leurs manières d'influencer la production du discours nationaliste. Tout comme Katherine Verdery⁴, nous prenons dès le début une précaution méthodologique: la description de ce tableau complexe n'équivaut pas à une négation du rôle prépondérant du PCR dans l'instrumentalisation du nationalisme roumain. Le Parti reste le principal meneur et surtout le principal allocateur des ressources. De cette dernière posture, son influence sur le positionnement des autres acteurs est décisive et par conséquent structurante du champ de la production du discours nationaliste.

Une deuxième observation nécessaire concerne les stratégies de production du discours nationaliste, stratégies qui ont également un rôle structurant des relations entre les acteurs. Pour cette démarche, nous considérons utile d'employer la

¹ Daniela ALEXANDRU, Irina NICOLAU, Ciprian VOICILĂ, *Experimentul Zaica*, préf. par Andrei PLEȘU, Editura Meridiane, București, 2000, p. 35 (notre trad.).

² Katherine VERDERY, *National Ideology under Socialism. Identity and Cultural Politics in Ceaușescu's Romania*, University of California Press, Berkeley&Los Angeles&Oxford, 1991, pp. 121-122

³ V. *ibidem*, p. 122: «I see the national ideology that became a hallmark of Ceaușescu's Romania as having several sources, only one of which was its purposeful instrumentalization by the Party. To a considerable extent, I argue, the Party was forced (not unwillingly) under pressure from others, especially intellectuals, whom it could not fully engage in no other manner. These intellectuals were drawing upon personal concerns and traditions of inquiry that made the Nation a continuing and urgent reality for them despite its official interdiction. They were also engaged in conflicts among themselves for which, as before, the Nation provided a basic idiom. To use a different phrasing, Romanian intellectuals were utilizing something – the Nation – that we might call a master symbol, one having the capacity to dominate the field of symbols and discourses in which it was employed, pressing the meanings of other terms and symbols in its own direction».

⁴ *Ibidem*, p. 133.

théorie de Maria Markus concernant la légitimation explicite et implicite (*overt and covert legitimation*) des partis communistes est-européens¹. Markus constate que ces partis pratiquent une double stratégie de légitimation, dont le rôle fondamental est celui de renforcer leur crédibilité politique par des modalités contournées, destinées à limiter la distance entre le projet politique utopique soutenu par leur discours officiel – projet dont l'échec est vite démontré par la transformation de ce type de discours en verbiage rituel ayant une fonction auto-légitimatrice mais également d'affirmation répressive de leur monopole sur les formes d'expression publiques – et la réalité politique et sociale dans laquelle ils sont obligés de fonctionner². Par conséquent, tandis que le discours officiel reste plutôt figé et, vu de l'extérieur, ne se modifie que très lentement par l'introduction de nuances presque imperceptibles, il fonctionne toujours en subsidiaire un deuxième discours de légitimation, le discours implicite, que les régimes communistes emploient dans leurs relations avec les individus ou avec les groupes sociaux³. Le discours implicite est plus dynamique, plus flexible, plus sensible aux attentes et aux valeurs partagées par la société dominée. Ce qui revient à dire que c'est lui qui se constitue en vrai baromètre de la stratégie de légitimation employée par un régime communiste.

Dans le cas particulier du régime Ceaușescu, les modalités de légitimation explicite et implicite sont largement utilisées mais non pas toujours facilement repérables dans la production du discours nationaliste. Le point de rencontre entre les modalités directe et indirecte de construire le discours nationaliste coïncide, dans le cas roumain, avec le point de rencontre entre le projet marxiste-léniniste qui constitue le fondement idéologique du PCR et la culture politique pré-communiste⁴ qui structure les croyances et les valeurs de la société roumaine dans son ensemble. La façon dont se produit cette rencontre ne relève pourtant pas d'un projet prédéterminé. Le Parti lance les signes de «roumanisation» de son idéologie marxiste-léniniste et les autres acteurs reprennent ce message, en s'adaptant aux nouvelles règles du jeu politique de manières qui leur sont spécifiques. Le message initial est ainsi retravaillé par des instances intermédiaires et les effets de cette opération ne sont pas toujours contrôlables par l'instance primaire. La sélection des valeurs traditionnelles à récupérer, regardée par le Parti comme l'apanage inaliénable de son monopôle idéologique, devient ainsi un terrain disputé par des forces multiples, interconnectées, agissant le plus souvent d'une manière concurrentielle. Ses résultats finals ne sont pas toujours – et surtout pas exclusivement – maîtrisés par

¹ Cf Maria MARKUS, «Overt and Covert Modes of Legitimation», in T.H. RIGBY, Ferenc FEHÉR (eds), *Political Legitimation in Communist States*, St. Martin's Press, New York, 1982, pp. 82-93.

² *Ibidem*, p. 88.

³ Cf. *Ibidem*, p. 88: «[This process] means a simultaneous reference by the officials of the regime themselves to two different and often contradictory principles in the same sphere, one of which is openly proclaimed on „public“ occasions and the other in a more covert way in dealings with individuals and smaller groups». V. aussi la définition générale de Markus pour les discours ouverts et couverts: «Internationalist references in overt legitimation are replaced within this system of covert legitimation by nationalist ones; the principle of collectivism is replaced by a competitive individualism, by the ideology and practice of „bettering one's own lot“ and emphasis on familial values; the aim of humanization of social relations is replaced by an orientation towards „modernisation“, primarily in the sense of economic growth, etc».

⁴ V. à ce propos les considérations d'Archie Brown, Jack Gray, eds., *Political Culture and Political Change in Communist States*, 2^e éd., Holmes & Mayer Publishers, INC, New York, 1979, surtout pp. 8-9.

le pouvoir dominant. Si le domaine du discours explicite est sensiblement moins influencé par l'équilibre fragile des volontés participantes à ce jeu de pouvoir, le discours implicite constitue le terrain privilégié où se manifestent les tensions, les contradictions et les fragilités du communisme nationaliste roumain.

ACTEURS ET RÉSEAU DE PRODUCTION DU DISCOURS NATIONALISTE

Le choix d'un modèle fonctionnel pour décrire les structures de production du discours nationaliste en Roumanie représente sans doute une opération délicate. Notre démarche s'appuiera sur deux notions clef: l'une est celle de «réseau» et l'autre – qui, pour être employée dans l'analyse d'un système de type soviétique, nécessite un traitement théorique bien spécifique – celle de «groupes d'intérêt».

En fonction de leur cohésion mais aussi de leur étendue, les chercheurs font une distinction entre groupes d'intérêt (définis le plus souvent comme organisations formelles, fonctionnant au niveau de toute une catégorie occupationnelle¹), groupes d'opinion (qui peuvent fonctionner à l'intérieur d'un groupe d'intérêt et dont les rapports d'influence d'un groupe d'intérêt débouchent vers l'orientation prédominante de ce dernier) et coalitions (constituées par l'alliance plus ou moins durable entre différentes groupes d'opinion et d'intérêt)². Une précision intéressante – et que nous allons adopter en ce qui suit pour l'analyse des acteurs périphériques dans la production du discours nationaliste roumain – est proposée par Michael Shafir³. L'étude de Shafir représente un essai de pionnier dans l'application de la notion de «groupes d'intérêt» à l'analyse du communisme nationaliste roumain. Il propose une distinction entre groupes d'intérêt (compris comme structures ayant une organisation formelle) et «groupements d'attitude» (*attitude groupings*), dont la structure organisationnelle est moins formelle et qui sont constitués d'acteurs partageant une même vision politique sur des questions spécifiques⁴. Un modèle relationnel fonctionnant à plusieurs niveaux et traversé par des connexions multiples entre tous les acteurs, nonobstant leur position dans l'hierarchie formelle, nous semble le plus approprié pour notre analyse. La production du discours nationaliste roumain se fait à l'intérieur de ce type de réseau pluristratifié (v. le Tableau 1).

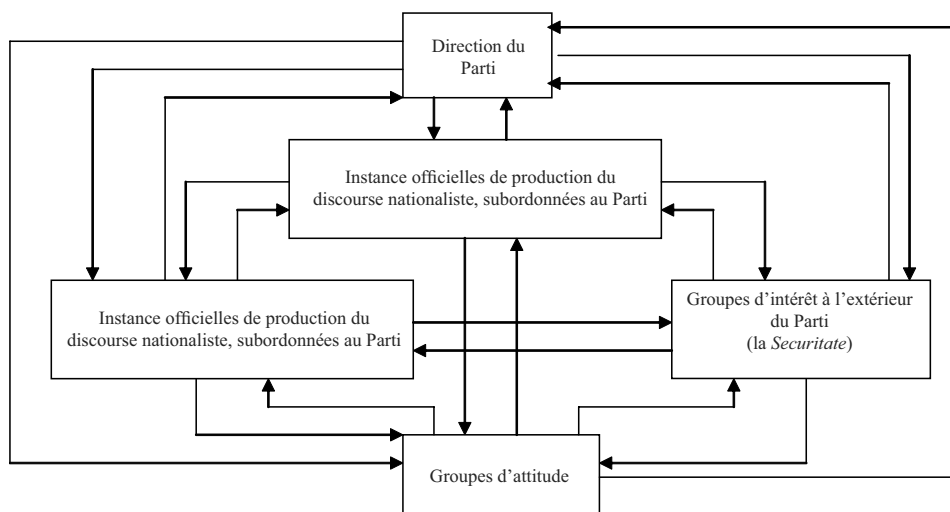
¹ Pour le cas spécifique des régimes de type soviétique, il faudrait pourtant noter la distinction obligatoire entre groupes d'intérêt et organisations de masse qui, du fait d'être le produit de l'action politique du pouvoir, n'arrivent presque jamais à fonctionner en tant que groupes d'intérêt; v. en ce sens, la démonstration de Gregory J. KASZA, «Parties, Interest Groups, and Administered Mass Organizations», *Comparative Political Studies*, vol. 26, no. 1, April 1993, pp. 81-110.

² Cf. John LÖWENHARDT, *Decision Making in Soviet Politics*, St. Martin's Press, New York, 1981, pp. 6, 25-26.

³ Michael SHAFIR, «The Men of the Archangel Revisited: Anti-Semitic Formations among Communist Romania's Intellectual», *Studies in Comparative Communism*, vol. XVI, no. 3 automne 1983, surtout pp. 238-239.

⁴ Cf. *Ibidem*, p. 238: «Such „grouping“ (rather than „group“, which implies formal organization), is defined [...] as formed by „like-minded political“ persons. Their shared views on specific issues might cut organizational and other divisions».

Tableau 1
Le réseau de production du discours nationaliste



Nous avons identifié quatre niveaux globaux dont le trait prédominant est qu'ils se trouvent en permanente communication l'un avec l'autre. Aussi, chaque acteur d'un niveau a des voies de communication – formelles ou informelles – avec tous les autres, à tous les niveaux du réseau. Le niveau macro est représenté par la direction du PCR qui se structure autour du secrétaire général et de sa famille. Ce niveau comprend également les membres du Comité politique exécutif dont les positions et les possibilités d'action autonome sont elles aussi dépendantes des relations individuelles, formelles et informelles, que chacun établit avec la famille Ceaușescu. À un premier niveau intermédiaire se trouvent les instances officielles (institutions de l'État, sections du Comité central et directions locales du PCR, la presse du Parti et les organisations de masse) dont le rôle est formellement lié surtout à la propagande, c'est-à-dire à la diffusion du message politique officiel¹. C'est le niveau où le contrôle politique fonctionne de la manière la plus directe mais ce tableau général ne manque pas de dynamique. Les acteurs institutionnels impliqués à ce niveau, malgré l'apparence d'homogénéité créée par leur rigidité organisationnelle, sont en fait menés par l'action des groupes d'opinion agissant de manière informelle à l'intérieur des instances officielles. Ces

¹ Pour la définition officielle de la propagande dans le régime Ceaușescu, v. Simion SCUTEA, «Munca politico-ideologică sub semnul înaltelor sarcini ale făuririi societății socialiste multilateral dezvoltate», in *Metode și tehnici de propagandă. Sesiune de comunicări dedicată celui de-al XI-lea Congres al PCR, Sibiu, 1974*, p. 4: «L'activité de propagande est incluse dans le processus général de l'éducation socialiste, composante essentielle du processus de construction de la société socialiste multilatéralement développée» (notre trad.). Il est intéressant de remarquer que cette brochure, comprenant des présentations de l'activité de propagande dans le département de Sibiu, élaborées par des membres des directions locales du Parti et de l'État, porte la mention «usage interne». Cette restriction témoigne d'une conscience des possibilités offertes par cette activité de manier les instruments de légitimation explicite mais aussi implicite.

groupes d'opinion (tels que ceux de l'intérieur du Comité central) établissent une relation non seulement de communication directe, souvent concurrentielle mais également d'échange d'influences et de messages informels tant avec la *Securitate* qu'avec les groupements d'attitude qui se manifestent au niveau le plus bas du réseau mais dont la dynamique et le degré d'autonomie les désignent comme les acteurs les plus intéressants de la production du discours nationaliste roumain.

De tous les acteurs qui font l'objet de notre analyse, la *Securitate* est le plus proche de la définition d'un groupe d'intérêt. Nous osons même avancer l'idée qu'elle représente le seul véritable groupe d'intérêt à l'intérieur du régime Ceaușescu, les autres groupes et groupements fonctionnant avec des degrés de conscience/organisation sensiblement moins marqués¹. En jugeant d'après sa position formelle, la *Securitate* ne devrait avoir que des attributions implicites et plutôt périphériques dans le réseau. En réalité, étant donnée son importance particulière dans l'exercice du pouvoir à l'intérieur du régime Ceaușescu, elle fonctionne comme un acteur clef de la production du discours nationaliste. Elle entretient des rapports complexes – de concurrence et influence avec les acteurs des deux niveaux supérieurs, de pression/répression et surveillance avec les autres acteurs – jouant également le rôle d'intermédiaire dans les négociations entre tous les acteurs. L'existence de groupes d'opinion à l'intérieur de la *Securitate*, avec des visions et des intérêts différents et parfois même divergents, ne fait que rendre plus complexes ces négociations. Elle agit le plus souvent au bénéfice des acteurs du dernier niveau du réseau, les groupes d'attitude qui savent profiter de la compétition entre les acteurs des niveaux intermédiaires pour obtenir une autonomie plus marquée par rapport aux intentions et commandements idéologiques émanant du niveau supérieur.

Le quatrième et dernier niveau du réseau est le plus éclectique et également le plus dynamique. Il comprend une variété d'acteurs avec des statuts tant formels qu'informels, dont le rôle se situe notamment dans le domaine du discours implicite. Nous allons analyser ci-dessous trois groupes relevant de cette catégorie, chacun avec sa structure particulière et dont les intérêts – même si plutôt analogues – sont hautement concurrentiels: le groupe de la revue *Săptămâna*, le Cénacle *Flacăra* et le groupe des historiens militaires mené par Ilie Ceaușescu (le frère cadet de Nicolae Ceaușescu). Le trait commun de ce type d'acteurs réside en leur relation directe avec le public récepteur du discours nationaliste. Ce sont des acteurs qui se trouvent au point de contact entre l'émetteur et le récepteur du discours nationaliste et dont les habiletés/ressources de manipulation influencent au plus haut degré le succès ou l'échec de la stratégie de mobilisation employée par le pouvoir politique. Par conséquent, leurs manières d'agir et leur positionnement dans le réseau engendrent des répercussions sur l'activité de tous les autres acteurs ainsi que sur le fonctionnement du réseau dans son ensemble. Ça ne revient pas à dire que le réseau ne peut pas fonctionner sans l'un ou l'autre de ces acteurs. Ils sont d'ailleurs

¹ Nous suivons sur ce point l'analyse de Earl LATHAM, «The Group Basis of Politics: Notes for a Theory», *The American Political Science Review*, vol. 46, no. 2, June 1952, pp. 376-397. Latham distingue entre trois phases de développement des groupes: a) la phase du début, qui est une phase préconsciente (l'intérêt commun est présent mais il n'est pas reconnu de manière explicite par les possibles membres du groupe); b) la phase consciente (le groupe a le sens d'une communauté d'intérêts mais il n'a pas encore une structure organisationnelle); c) la phase organisée (un groupe conscient qui s'est établi un objectif et un appareil formel dans le but de promouvoir les intérêts communs de ses membres); cf. *Ibidem*, p. 384.

périodiquement engagés dans une compétition dont les enjeux sont utilisés par les acteurs des niveaux supérieurs justement dans le but de régler la balance des influences, c'est-à-dire pour empêcher l'un ou l'autre d'entre eux de gagner une position trop autonome. Mais le réseau dans son ensemble ne peut pas fonctionner sans l'apport de cette catégorie d'acteurs, ce qui revient à dire que leur habileté de négocier une autonomie réelle et les façons dont ils entendent jouer de cette autonomie sont autant d'indices pour mesurer la vulnérabilité des acteurs des niveaux supérieurs dans l'équation concurrentielle représentée par la production du discours nationaliste à l'intérieur du régime Ceaușescu.

Les groupes d'attitude¹

Les acteurs qui agissent au niveau le plus bas du réseau de production du discours nationaliste se trouvent dans une situation qui ne manque pas de paradoxe. D'une part, leurs positions sont plutôt fragiles, parce qu'ils dépendent des ressources allouées par les acteurs des niveaux supérieurs ainsi que des disponibilités de négociation montrées par ces derniers en fonction de leurs propres intérêts. De cette perspective, ce n'est pas par hasard que le choix de l'un des groupes d'attitude comme favori dans les transactions politiques avec les acteurs des niveaux supérieurs s'opère surtout et le plus souvent en fonction des vulnérabilités des personnages qui sont les meneurs et les porte-parole de ces groupes d'attitude. Ces vulnérabilités sont contenues dans leurs biographies personnelles ou dans leurs relations conflictuelles avec les milieux professionnels desquels ils sont issus. D'autre part, étant données leur visibilité maximale et leurs possibilités réelles d'influencer directement la réaction publique à l'égard du discours nationaliste du régime, ces groupes d'attitude ont des atouts incontestables dont la valorisation dépend exclusivement de leurs habiletés de négociation et qui, par conséquent, leur assurent une position d'autonomie significative dans les rapports avec les acteurs des niveaux supérieurs. Leur degré de visibilité et leur habileté de se gagner une crédibilité réelle dans la relation directe avec le public constituent d'ailleurs les principales explications de leur rôle clef dans la production du discours implicite.

Les trois études de cas que nous proposons en ce qui suit représentent autant de situations particulières mais dont le trait commun consiste en leur participation à la production du discours nationaliste à partir d'une même logique de négociation politique. Les membres des trois groupements analysés participent à la légitimation du régime Ceaușescu en échange du pouvoir symbolique qu'une relation directe avec l'instance politique suprême leur fournit à l'intérieur de leurs propres champs professionnels. Pour les deux premiers cas – le groupe de *Săptămâna* et le cénacle *Flacăra* – le trait commun est justement la manière dont ils arrivent à se négocier l'autonomie et la place dans le réseau par le biais des relations informelles, en exploitant les besoins de l'acteur politique de recourir à des moyens de légitimation implicite. Le troisième – le groupe des historiens militaires, patronné par Ilie Ceaușescu – représente un cas dont l'explication nécessite l'introduction de nuances supplémentaires et pour lequel nous allons faire une discussion à part.

¹ Cf. Michael SHAFIR, «The Men of the Archangel Revisited...cit.», p. 238.

Le groupe de la revue Săptămâna

Le groupe constitué autour de la revue *Săptămâna*, revue officiellement patronnée par le Comité de la Culture et de l'Éducation Socialiste de Bucarest et dont le titre officiel est *Săptămâna culturală a Capitalei*, s'est illustré surtout par le discours nationaliste radical promu par deux meneurs principaux, le prosateur Eugen Barbu, rédacteur en chef de la revue entre 1972-1989, et le poète Corneliu Vadim Tudor. L'influence du groupe dans la production du discours nationaliste roumain touche son apogée dans les années 1970, quand la revue *Săptămâna* se constitue en porte-parole à la fois d'une contre-propagande demi-ouverte du régime Ceașescu en réponse à la propagande anticomuniste de la Radio «Free Europe», en porte-parole de l'orientation thraciste¹, vivement supportée par Iosif Constantin Drăgan et rattrapée par l'appareil officiel du PCR, et du protochronisme² qui représente la résurrection dans un nouvel contexte politique du courant intellectuel traditionaliste d'avant la Seconde Guerre mondiale.

À part ses deux meneurs, le reste de l'équipe rédactionnelle comprend des personnages plus ou moins notoires dans les milieux culturels roumains dont les traits communs sont leurs convictions nationalistes, les positions conflictuelles dans leurs champ professionnel et le désir de s'assurer une situation privilégiée dans les professions respectives à l'aide d'un support négocié de la part du pouvoir politique. On pourrait citer dans ce sens: le critique littéraire Mihai Ungheanu, un des plus actifs protagonistes de la campagne protochroniste; le prosateur Paul Anghel, les essayistes Dan Zamfirescu et Dan Ciachir mais également d'autres collaborateurs moins visibles, tels que Dan Mutașcu, écrivain et poète, Traian Filip, un écrivain peu connu qui devient dans les années '80 l'assistant personnel de Iosif Constantin Drăgan³, l'historien Manole Neagoe (auteur, à la fin des années '70, dans les pages de *Săptămâna*, de plusieurs comptes-rendus critiques concernant l'historiographie hongroise sur la Transylvanie mais aussi protagoniste d'une polémique agressive dressée contre ses collègues de l'Institut d'Histoire «Nicolae Iorga»⁴) et le médecin, poète et commentateur sportif Dan Claudiu Tănăsescu.

¹ L'évolution de l'épisode daciste dans l'historiographie roumaine, dès le XIX^e siècle, est détaillée chez Lucian BOIA, *Istorie și mit în conștiința românească*, Editura Humanitas, București, 2002, pp. 135-178. V. aussi l'étude de Mihaela GRANCEA, «Dacismul și avatarurile discursului istoriografic postcomunist», *Studia Politica. Romanian Political Science Review*, vol. VII. no. 1, 2007, pp. 95-115.

² Les débats engendrés par le protochronisme dans les milieux culturels roumains, à la fin des années 1970 et au début des années 1989, sont analysés tant par Katherine VERDERY, *National Ideology under Socialism...cit.*, pp. 167-214, que par Lucia DRAGOMIR, *Une institution littéraire entre les exigences artistiques et commande politique. L'Union des Écrivains de Roumanie à l'époque communiste*, thèse de doctorat soutenue à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, sous la direction d'Anne-Marie Thiesse, 2005, pp. 252-281. Pour une histoire détaillée de cette polémique culturelle, v. Florin MIHĂILESCU, *De la proletcultism la postmodernism*, Editura Pontica, Constanța, 2002, pp. 113-212.

³ Cf. *Cartea Albă a Securității. Istorii literare și artistice (1969-1989)*, Editura Presa Românească, București, 1996, p. 342.

⁴ V. à ce propos la réponse du Conseil Scientifique de l'Institut «Nicolae Iorga» dans *Săptămâna*, no. 374, 3 février 1978 et no. 375, 10 février 1978, à la série d'articles critiques publiée par Neagoe dans la même revue au cours de l'année 1977. V. aussi la réponse de Manole NEAGOE, «Neștiința Consiliului Științific», *Săptămâna*, no. 376, 17 février 1978. On devrait également mentionner que, suite à ce conflit avec les chercheurs de l'Institut «Nicolae Iorga», M. Neagoe est transféré aux Archives

Les relations que le groupe de *Săptămâna* entretient avec les autres acteurs dans le réseau de production du discours nationaliste sont des plus complexes. On peut ainsi constater que, tandis que les contacts directs avec les membres de la famille Ceaușescu sont fortement recherchés par les membres du groupe¹, Nicolae Ceaușescu se montre plutôt rétractile devant leur appétit polémique – si facilement transformable en scandale public – et surtout à l'égard de leurs tempéraments fanatiques, difficiles à contrôler². Il est pourtant à supposer que l'utilisation de la revue *Săptămâna* dans l'action que la *Securitate* dressée contre la propagande anticomuniste de la Radio «Free Europe» se fait avec l'accord de la famille Ceaușescu.

Les contacts et les transactions d'influence avec les représentants des sections du Comité central chargés de la propagande sont dominés par la même prudence de la part des activistes du PCR à l'égard du potentiel explosif des polémiques engendrées par le groupe de *Săptămâna* dans leurs milieux professionnels et surtout à l'intérieur de l'Union des écrivains. Il est vrai que les idées et les attitudes du groupe de *Săptămâna* rencontrent des réactions plutôt bienveillantes de la part de certains dirigeants de l'activité de propagande (comme c'est le cas d'Eugen Florescu) qui acceptent de faire l'intermédiaire entre le groupe et la famille Ceaușescu. Mais il est également vrai que, dans ce milieu où la susceptibilité, le conformisme et l'obédience hiérarchique sont de rigueur, l'impétuosité du langage et des réactions publiques, montrée par le groupe de *Săptămâna* n'est pas de nature à déterminer un engagement sans nuance de leur côté. Cette attitude devient surtout visible à l'occasion du scandale déclenché par un article antisémite de Corneliu Vadim Tudor en 1980³. Ce scandale qui détermine la marginalisation graduelle du groupe dans le réseau de production du discours nationaliste – suite notamment à ses implications dans les relations entre le régime Ceaușescu d'un côté, les États-Unis et l'Israël, d'autre côté – constitue un moment révélateur pour le type de relations établies

d'État. En 1980, Neagoe quitte la Roumanie et part pour des recherches en Italie, sur les frais de Iosif Constantin Drăgan. Cf. Mihai PELIN, *Operațiunile Melița și Eterul. Istoria Europei Libere prin documente de Securitate*, Editura Compania, București, 2007, p. 497.

¹ Un document de 4 septembre 1980, publié dans *Cartea Albă a Securității*...cit., p. 169, raconte les efforts de Dan Zamfirescu d'accéder à Elena Ceaușescu dans l'espoir de déterminer une prise de position de celle-là en faveur du groupe de *Săptămâna* dans les conflits professionnels qui divisaient l'Union des écrivains: «Dan Zamfirescu exprime sa conviction qu'ils seront périodiquement reçus par la camarade Elena Ceaușescu pour l'informer sur les principaux problèmes et objectifs de la création. Il est convaincu que Son Excellence peut jouer un rôle important dans la culture roumaine. Avec les écrivains Nichita Stănescu, Eugen Barbu et Corneliu Vadim Tudor, il a l'intention d'informer une fois par mois la camarade Elena Ceaușescu sur les problèmes courants de la culture, en général et de la littérature en particulier» (notre trad.). D'autres documents racontent les efforts des membres du groupe pour rencontrer Nicolae Ceaușescu dans l'espoir de forcer un changement de direction à l'Union des écrivains; cf. *Ibidem*, p. 163. Le contenu de cet entretien, qu'a eu lieu le 26 août 1980, est reproduit par Marin Radu MOCANU, *Scriitorii și puterea, Ideea Europeană*, București, 2006, pp. 80-130; du sténogramme de l'entretien résulte l'attitude réticente de Ceaușescu devant les propositions radicales des écrivains participants.

² Sa réaction devant la perspective de confier à Eugen Barbu la direction de *Săptămâna*, retenue par Dumitru Popescu, semble significative pour sa manière de se rapporter au groupe de *Săptămâna*: «J'ai exposé le cas au secrétaire général. Il était au courant avec la situation de Barbu. Il se montrait mécontent de ses manières. „Il est un bagarreur. Il aime le scandale.“ Il [Ceaușescu – n.n.] a été pourtant d'accord qu'on lui satisfait la demande»; cf. Dumitru POPESCU, *Cronos autodevorându-se. Memorii*, t. II, Editura Curtea Veche, București, 2006, p. 163 (notre trad.).

³ Il s'agit de l'article éditorial (un genre qui, d'habitude, n'était pas signé par les auteurs mais qui était assumé par toute la rédaction), «Idealuri», *Săptămâna*, no. 509, 5 septembre 1980.

entre le groupe de *Săptămâna* et les autres acteurs du réseau. Dès ce moment, les écrits des membres du groupe commencent à être soumis à une censure de moins en moins préférentielle de la part du Conseil pour la Culture et pour l'Éducation Socialiste et leurs protestations ainsi que leurs efforts de regagner les positions perdues ne trouvent plus d'interlocuteurs favorables dans la direction du PCR. Même Eugen Florescu, dont les convictions personnelles le situent plutôt du côté de *Săptămâna*, réagit publiquement pour condamner les critiques adressées par Eugen Barbu à son chef hiérarchique, Dumitru Popescu, au cours d'une discussion organisée par la section de presse du Comité central¹. La réaction de la *Securitate* est pourtant loin d'être tout aussi ferme et les efforts de récupérer les positions du groupe de *Săptămâna* prouvent la relation particulière entre ce dernier et l'institution de la police politique roumaine². Les intérêts de la *Securitate* – notamment celui de contre-attaquer par des moyens efficaces la propagande anticomuniste de la Radio «Free Europe» et celui de contrôler le milieu difficile des écrivains roumains – trouvent dans le groupe de *Săptămâna* un partenaire convenable et tout aussi intéressé.

Le contenu du discours qu'individualise la revue *Săptămâna* rend compte des jeux d'intérêts à l'intérieur du réseau de production du discours nationaliste roumain dans les années '70-'80. L'intérêt de l'équipe rédactionnelle se manifeste dans trois directions principales. Une première concerne la contribution à la propagande nationaliste dans l'esprit de la nouvelle orientation idéologique du PCR. Dans les pages de la revue, on mène une propagande dont les accents agressifs et xénophobes constituent plutôt la contribution personnelle des auteurs mais qui est tolérée par les officiels du PCR jusqu'à la limite où elle commence à menacer des intérêts plus sensibles que ceux relevant strictement de la propagande et pour autant qu'elle est mélangée avec une contribution active au culte de la famille Ceaușescu. La deuxième direction d'intérêt est représentée par le combat mené dans le même registre de l'agressivité et de la xénophobie contre les ennemis de l'extérieur, comme c'est le cas pour la Radio «Free Europe», ou de l'intérieur, comme Paul Goma (puisque l'existence de ces ennemis n'est pas officiellement avouée par le régime Ceaușescu, le fait de lutter contre eux à l'intérieur de la Roumanie pose des problèmes difficilement surmontables; c'est pourquoi ce genre de contre-propagande constitue une responsabilité de la *Securitate* et est mené dans le registre du discours implicite, c'est-à-dire qui n'est pas explicitement assumé par l'autorité politique). Enfin, la troisième direction d'intérêt de la revue est représentée par le combat contre les ennemis littéraires du groupe de *Săptămâna* dans des conditions sociopolitiques où l'existence des polémiques et conflits d'intérêts entre les différents groupements professionnels est considérée presque intolérable par le régime politique et où les opinions des personnes ou des publications visées par les attaques d'Eugen Barbu et de son équipe sont soumises à une censure visiblement plus rigoureuse, ce qui détermine leur position d'infériorité dans le conflit.

Avec les autres groupes d'attitude impliqués dans la production du discours nationaliste, le groupe de *Săptămâna* établit une relation concurrentielle dont

¹ Cf. *Cartea Albă Securității...cit.*, p. 201.

² Pendant la première moitié des années '80, *Săptămâna* continue de publier des matériaux fournis par la *Securitate* et utilisés contre les journalistes roumains de la Radio «Free Europe». La plus importante de ces campagnes a lieu en 1982, quand la revue publie le journal personnel du poète Ion Caraion. V. la série d'articles contenant des passages et des photos de son journal, in *Săptămâna*, no. 585-598/1982. V. aussi Institutul Național pentru Memoria Exilului Românesc, *Cazul Arthur și exilul românesc. Ion Caraion în documente din arhiva CNSAS*, Editura Pro Historia, București, 2006.

l'enjeu le représente surtout la préoccupation de conserver l'accès privilégié aux ressources de pouvoir symbolique, distribuées par les acteurs des niveaux supérieurs. Si dans le cas du groupe d'Ilie Ceaușescu, étant donnée la position spéciale du meneur de ce groupe, la relation de concurrence s'exprime d'une manière contournée¹, dans le cas du cénacle *Flacăra* et du poète Adrian Păunescu, elle est ouvertement manifestée et même publiquement affirmée².

Le poète Adrian Păunescu et le Cénacle Flacăra

Si la revue *Săptămâna* s'adresse à un public adulte, appartenant à des catégories sociales diverses³, le Cénacle *Flacăra*⁴ vise précisément la jeune génération pour laquelle il construit un espace culturel mélangeant d'une manière unique l'illusion de liberté et le conformisme politique, la musique rock et pop mais aussi des chansons patriotiques mobilisatrices, la poésie moderne et celle dédiée au Parti, le culte de Lennon et le culte de Nicolae Ceaușescu⁵. Patronné par la revue homonyme, le succès du Cénacle *Flacăra* est directement lié à la personnalité originale du poète Adrian Păunescu, son meneur charismatique et rédacteur en chef de la revue.

Au-delà de leurs relations concurrentielles et marquées par une méfiance réciproque, les biographies des deux meneurs de *Săptămâna* d'une part et celle d'Adrian Păunescu d'autre part, ont en commun la même ambition de parvenir dans leur

¹ Vers la moitié des années '80, quand le groupe d'Ilie Ceaușescu prend visiblement le relais de *Săptămâna* sur les grands thèmes de la propagande nationaliste – et notamment dans la polémique avec l'historiographie hongroise concernant la question de la Transylvanie – les documents de la *Securitate* témoignent du mécontentement d'Eugen Barbu et de son groupe, qui essaient de mener une campagne similaire en parallèle et sur leur propre compte; cf. *Cartea Albă a Securității...cit.*, p. 362.

² Cf. *Ibidem*, pp. 190-191; v. aussi Eugen BARBU, «„Imoralități” și imoralități», *Săptămâna*, no. 20 (701), 18 mai 1984, critiquant «la soif d'applaudissements» d'Adrian Păunescu dans un moment où celui-là se trouvait dans une situation de conflit avec la direction du PCR.

³ Le contenu de la revue, tout au long de son existence, indique la préoccupation pour se gagner un public assez éclectique: les articles ayant un contenu politique – soit-il conformiste, tel que les louanges adressées au secrétaire général et à la politique du PCR et les polémiques acides avec les adversaires politiques du régime ou non-conformiste, tel que les attaques contre les adversaires dans le champ littéraire ou les footballeurs en vogue – alternent avec les comptes-rendus de livres, les articles de critique littéraire, mais aussi avec des rubriques mondaines, des photos des stars roumains du moment, des rubriques humoristiques et surtout des commentaires sportifs, très prisés par les lecteurs de la revue.

⁴ Pour une image générale du contenu culturel véhiculé par le Cénacle *Flacăra*, v. Lucia DRAGOMIR, «Poésie idéologique et espace de liberté en Roumanie», *Terrain*, no. 41, 2003, pp. 63-74. Jusqu'à présent, l'article de Dragomir constitue le seul texte académique destiné à l'analyse du phénomène social engendré dans la Roumanie des années '70-'80 par le Cénacle *Flacăra*. Pour le cas d'Adrian Păunescu, v. aussi Paul CERNAT, «Îmblânzitorul României socialiste», in Paul CERNAT, Ion MANOLESCU, Angelo MITCHIEVICI, Ioan STANOMIR, *Explorări în comunismul românesc*, vol. I, Polirom, Iași, 2004, pp. 341-381.

⁵ Une des chansons les plus appréciées du Cénacle, intitulée «Lennon» et chantée par l'un des plus populaires chanteurs pop du moment, Nicu Alifantis, commence avec le vers «Sur la Terre, les idiots sont armés» et continue avec une imprécation anticapitaliste qui présente l'assassinat de John Lennon comme effet monstrueux de la société capitaliste, exploité par la publicité sans scrupules des revues occidentales. Le même Nicu Alifantis est l'interprète d'une autre chanson devenue hit du Cénacle, intitulée «Vive la Roumanie!» et contenant aussi le vers «Vive Ceaușescu!», qu'Adrian Păunescu faisait reprendre en chœur par les spectateurs.

milieu professionnel à l'aide d'un support politique ainsi que les mêmes vulnérabilités résultant d'un dossier personnel peu conforme aux exigences du régime communiste. En tant que représentant de la nouvelle vague dans la littérature roumaine – celle qui succède au réalisme socialiste des années '50 – Păunescu se montre très combatif à l'intérieur de l'Union des écrivains. Il n'hésite pas de s'impliquer dans des conflits ouverts avec les activistes du Comité central du PCR chargés de diriger la vie culturelle du pays et qui s'opposent à son ascension professionnelle. Dès 1968, soutenu par Gogu Rădulescu, un des quelques ex-clandestins communistes que Ceaușescu garde dans son équipe dirigeante, Adrian Păunescu commence une bataille personnelle contre Dumitru Popescu qui essaie d'empêcher la nomination du poète comme rédacteur en chef de la *Gazeta literară* (rebaptisée en 1968 *România literară*), la principale publication de l'Union des écrivains. Popescu se souvient de l'attaque que Păunescu entame contre lui devant Nicolae Ceaușescu sous prétexte que le secrétaire du CC, lui aussi écrivain et poète, a une attitude de duplicité: tandis qu'il s'oppose par des moyens politiques à l'ascension des jeunes écrivains dans la vie publique, lui-même écrit une poésie avec des accents «mystiques», invoquant l'image de Marie Madeleine et de Jésus. La réaction spontanée de Ceaușescu a été de défendre le secrétaire du CC contre le poète Păunescu qu'il a admonesté comme «pratiquant de la diversion politique»¹. Pourtant, suite à cette dispute, le secrétaire général du PCR choisit une solution de compromis: il accepte, en 1973, la nomination d'Adrian Păunescu comme rédacteur en chef du hebdomadaire *Flacăra*, édité par le Front de la Démocratie et de l'Unité Socialiste.

Avec la revue, Păunescu prend en charge le cénacle patronné par celle-ci, constitué en 1971 par un nombre plutôt restreint de jeunes artistes roumains qui y venaient pour lire et chanter leurs propres productions devant un public de connaisseurs. C'est l'idée du nouveau rédacteur en chef de transformer le cénacle en une grande manifestation de masse, avec des nombreux participants – surtout des chanteurs folk, pop et rock en début de carrière – et de milliers de spectateurs ramassés sur des grands stades à travers la Roumanie. Dans ce but, Păunescu utilise dans des proportions égales sa capacité de manipuler un public jeune – dont l'imagination et le désir de liberté sont stimulés par la promotion d'une culture alternative à peine tolérée jusqu'à ce moment-là par le régime communiste – et ses relations personnelles dans les hauts cercles du pouvoir qui lui assure un régime privilégié tant pour le déroulement des spectacles que pour les rétributions des artistes². Les instances politiques reçoivent en échange un moyen efficace pour

¹ L'épisode est raconté par Dumitru POPESCU, *Cronos autodevorându-se...cit.*, t. II, pp. 168-169. Les raisons de cette attitude de la part du secrétaire du Comité central visaient apparemment l'arrivisme démesuré d'Adrian Păunescu, qui risquait de déstabiliser encore plus les relations déjà fragiles à l'intérieur de l'Union des écrivains. Pourtant, après cet épisode, dans les années '70-'80, Popescu devient lui aussi un des amis personnels et supporters de Păunescu.

² Comme le montrent les témoignages des anciens participants au Cénacle, les spectacles déroulés dans des salles surpeuplées sont autorisés à continuer du soir au matin, dans une Roumanie où toute activité de ce genre – y compris les fêtes privées telles que les mariages – était censée de finir à 10 heures du soir; selon le témoignage du chanteur Mircea Vintilă, les rétributions des membres du Cénacle étaient constituées suivant des critères exceptionnels au niveau de celles fonctionnant pour les artistes de l'Opéra, de telle manière qu'un chanteur du Cénacle pouvait gagner 10 000 lei par mois, à peu près cinq fois le revenu moyen d'un acteur de théâtre. On pourrait mentionner aussi les témoignages des participants concernant la liaison directe qu'Adrian Păunescu avait établi avec la famille Ceaușescu: conformément au témoignage du

l'endoctrinement d'une catégorie sociale des plus réfractaires au message politique du communisme nationaliste¹. Au milieu des années '70 le Cénacle est déjà un phénomène social dont le succès extraordinaire est dû avant tout à la personnalité controversée de son animateur. Car Adrian Păunescu est un maître sorcier du double discours. Il sait comment faire disparaître les limites – jusque là très nettes – entre l'espace public et l'espace privé, entre le territoire du permis et celui de l'interdit et surtout il sait comment faire disparaître, pendant les quelques heures d'un spectacle, l'inextricable dichotomie eux/nous qui sépare le régime communiste de la société roumaine.

Sous le slogan «Lumière, lutte, liberté!», le Cénacle redécouvre le filon de la littérature et de la musique patriotique roumaines de la fin du XIX^e-début du XX^e siècle, celui qu'a alimenté l'esprit national de la Grande Roumanie, et lui ajoute un anti-soviétisme militant, très bien prisé par le public roumain. Cet œuvre de récupération coïncide dans ses lignes générales avec les intentions déclarées du régime Ceaușescu mais ce que lui assure le succès sans précédent est la façon dont Adrian Păunescu met en scène les événements. Il sait exploiter, d'un côté, le goût des jeunes pour franchir les barrières de l'interdit et pratique de cette perspective un jeu similaire à celui joué par Nicolae Ceaușescu entre 1965 et 1968 en se présentant comme le prophète d'une résurrection nationale longuement attendue. D'un autre côté, il sait nourrir la fascination de la jeunesse roumaine pour la culture pop occidentale avec l'illusion que son cénacle incarne une culture similaire mais autochtone qui dépasserait de cette manière les tabous politiques et les différences idéologiques.

Le rituel pratiqué au Cénacle reste inchangé tout au long de son existence: devant les foules charmées par les vers et les imprécations de Păunescu, prêtes à reprendre les slogans qu'il lance avec une rythmicité bien dosée dans les moments les plus chauds du spectacle, des garçons barbus avec des cheveux longs et des filles habillées à la mode *flower-power* chantent, la guitare à la main, des chansons célébrant la roumanité des terres transylvaines, la douleur des bessarabiens arrachés de leur Patrie-mère², le goût des anciens haidouks pour la liberté et la

chanteur George Nicolescu, Păunescu a demandé l'opinion de Nicu Ceaușescu sur une chanson qu'il devrait présenter dans le prochain spectacle; à son tour, Doru Stănculescu, l'un des fondateurs du Cénacle, se souvient qu'un spectacle autorisé à se dérouler à la veille des Pâques, qui a commencé à 5 heures de l'après-midi et est fini le lendemain à 7 heures du matin, a été demandé par Nicolae Ceaușescu dans le but de diminuer la présence des jeunes dans les églises. Cf. *Jurnalul Național – ediție de colecție. Cănaclul Flacăra*, 16 janvier 2005, http://www.jurnalul.ro/articol_26048/cenacul_flacara.html (cons. le 6 avril 2007). Parmi les nombreuses localités roumaines où le Cénacle – dont les tournées pourraient durer jusqu'à six mois – a organisé des grands spectacles, on compte aussi Scornicești, le village natale de Nicolae Ceaușescu.

¹ Pour l'attitude des jeunes à l'égard des valeurs officielles promues par les régimes communistes de l'Europe de l'Est, v. Gabriel BAR-HAIM, «Actions and Heroes: The Meaning of Western Pop Information for Eastern European Youth», *The British Journal of Sociology*, vol. 40, no. 1, March 1989, pp. 22-45. L'auteur de cette étude fonde ses conclusions sur des recherches de terrain effectuées dans plusieurs pays de l'Europe de l'Est y compris la Roumanie. Bar-Haim considère Adrian Păunescu comme l'un des rares «héros locaux» reconnus par la jeune génération et le présente comme «un compétiteur du pouvoir politique»; v. *Ibidem*, p. 44.

² Dans les années '80, les transmissions radio du Cénacle pouvaient être réceptionnées dans la République Soviétique de Moldavie où, conformément au témoignage du poète Grigore Vieru, ami de Păunescu et participant à la variante postcommuniste du Cénacle, «beaucoup de vaches sont restées non traitées parce que les gens étaient trop occupés d'écouter le Cénacle *Flacăra*»; cf. *Jurnalul Național-Ediție de colecție. Cănaclul Flacăra*, cit. Sur le succès en Moldavie de la variante

justice sociale, la sagesse du paysan roumain, la paix au monde, les vertus du sacrifice pour son pays mais aussi les aspirations de «la génération en jeans et Adidas» – expression créée par Păunescu pour flatter la jeunesse roumaine et qui devient une de ses emblèmes¹ – vers la liberté individuelle et l’amour sans préjugés². La plupart des chansons – y compris les adaptations d’après les hits des Beatles, Bob Marley ou Janice Joplin – ont des vers écrits par Păunescu. Le public les connaît par cœur et n’hésite pas à les chanter avec les artistes. L’aspect le plus apprécié du Cénacle est d’ailleurs son interactivité: les spectateurs participent activement au spectacle, ceux d’entre eux qui peuvent chanter ou réciter sont encouragés de se produire sur la scène, ceux qui ont du vrai talent peuvent se voir cooptés sur place dans l’équipe du Cénacle sur décision autoritaire de son esprit tutélaire, Adrian Păunescu. Entre la salle et le meneur du spectacle il y a une circulation permanente de billets qui demandent une certaine chanson ou une certaine poésie, qui transmettent des messages personnels, des vœux, des signes d’admiration mais aussi des critiques. On scande le nom de Ceaușescu mais on scande aussi le nom de Păunescu, le poète que les artistes du Cénacle appellent affectueusement «le Boss» tandis que les compétiteurs à l’affection du public le désignent ironiquement comme «le barde». Cette atmosphère d’enthousiasme déchaîné naît des réactions contradictoires dans la société roumaine et engendre une brèche visible entre générations: les parents élevés dans le respect du patriarcat et du conformisme social refusent souvent de laisser leurs enfants participer à des spectacles où, conformément aux rumeurs de l’époque³, on passe la nuit en buvant de l’alcool et en faisant l’amour dans les tribunes. Mais les jeunes aiment le Cénacle, y participent de bonne volonté à une époque où ce type de manifestations ramasse leur public surtout à base de convocateur et présence obligatoire. Ils se confient entièrement à leur idole Păunescu auquel ils se sentent attachés et, à travers sa voix, ils s’attachent sans arrière-pensées à l’idéologie du régime Ceaușescu⁴. Le grand nombre

postcommuniste du Cénacle, intitulée «Pourtant, l’amour», v. Lucia DRAGOMIR, «Poésie idéologique et espace de liberté...cit.», pp. 73-74.

¹ V. l’enquête de Lucia Dragomir parmi les anciens spectateurs du Cénacle dont l’un se souvient: «J’étais très heureuse, je me sentais vraiment libre quand il nous appelait génération en *blue jeans* et Adidas, moi je pouvais à peine trouver une paire de vrais *jeans* à l’époque»; cf. *Ibidem*, p. 70.

² Paul CERNAT, «Îmblânzitorul României socialiste», cit., p. 362, croit pouvoir identifier dans ces techniques de manipulation une «américanisation du culte de la personnalité du leader et de la propagande nationaliste-communiste ayant pour résultat une paradoxale culture alternative officielle» (notre trad.).

³ *Ibidem*, p. 71.

⁴ Les conclusions de Lucia Dragomir sur la perception publique du Cénacle comme un espace de liberté où on pouvait exprimer librement ses émotions au milieu d’une société dont la vie privée et les loisirs étaient rigoureusement contrôlés par le régime politique (cf. Lucia DRAGOMIR, «Poésie idéologique et espace de liberté...cit.», p. 68), sont entièrement confirmées par les témoignages des participants à un forum de discussions concernant la mémoire post-communiste du Cénacle *Flacăra*, cons. à l’adresse <http://www.fundub.ro/cenacul-flacara-at7772.htm>, le 15 avril 2007. La plupart des anciens spectateurs du Cénacle ne percevaient pas de manière consciente la partie d’endoctrinement politique. Leurs interprétations *post factum* du côté «patriotique» du Cénacle soulignent soit l’impossibilité d’éviter les concessions idéologiques à une époque où l’idéologie dominait toute la vie sociale, soit même la nécessité toujours actuelle d’une éducation patriotique pour la jeune génération. Comme le remarque Dragoș PETRESCU, «The Alluring Face of Ceausescuism: Nation-Building and Identity Politics in Communist Romania. 1965-1989», *New Europe College Yearbook*, 2003-2004, p. 260, le vrai succès du Cénacle *Flacăra* a consisté en la confiscation des ressources de rébellion anti-communiste, contenues dans la

de participants (v. le Tableau 2) et leur degré d'implication dans le déroulement des spectacles transforment le Cénacle *Flacăra* en un phénomène social unique pour la Roumanie communiste. Son succès est encore plus frappant quand l'on compare avec l'échec consumé dans l'indifférence générale du festival national *Cântarea României*, que les autorités communistes décident de créer en 1976 et qui devrait englober toutes les manifestations culturelles du pays¹.

Tableau 2
*L'audience du Cénacle Flacăra pendant
les 13 années de son existence*

Année	Nombre de spectacles	Nombre de spectateurs
1973	16	4 700
1974	29	14 500
1975	66	78 000
1976	108	288 500
1977	80	121 600
1978	19	78 300
1979	37	65 100
1980	60	73 400
1981	72	100 000
1982	280	1 048 900
1983	395	2 236 200
1984	330	1 860 000
1985	123	553 000 ¹
Total	1 615	6 522 200

Source: *Jurnalul National* – Ediție de colecție. *Cenacul Flacăra*, 16 janvier 2005

En tant que manifestation culturelle autorisée par le régime, le Cénacle *Flacăra* a un encadrement politique des plus solides. Sa constitution, le 17 septembre 1973, est officiellement patronnée par l'Union de la Jeunesse Communiste dans le but déclaré de faciliter la construction de l'homme nouveau socialiste³. Depuis 1976, il est également englobé dans le festival national «Le Chant de la Roumanie», ce qui signifie un renforcement de sa position dans la vie culturelle du pays, mais

contre-culture pop-rock, au bénéfice du régime Ceaușescu. Lucia DRAGOMIR, «Poésie idéologique et espace de liberté...cit.», p. 68, constate elle aussi que «ces spectacles faisaient office de soupape de sécurité pour tout une génération. Cela permettait aussi de ressembler les jeunes sur les stades et de leur offrir une distraction collective contrôlée. En fait, le cénacle *Flacăra*, sous une forme plus souple, remplissait la même fonction de renforcement du régime».

¹ D'ailleurs, le Cénacle *Flacăra* fait lui-même parti des lauréats de la première édition du festival national *Cântarea României*; cf. Dragoș PETRESCU, «The Alluring Face of Ceausescuism...cit.», p. 260.

² En juin 1985, suite à un accident sur le stade de Ploiești, causé par une pluie torrentielle et soldé avec 5 morts parmi les spectateurs, les spectacles sont arrêtés et l'activité du Cénacle est interdite par les autorités. Pour les aspects politiques de l'incident, v. *Cartea Albă a Securității*...cit., pp. 329-330.

³ Cf. T. STOICA, «Cenacul Flacăra», *Flacăra*, no. 42, 1975, p. 19.

également une consécration de l'importance que les autorités politiques lui assignent. Les frais d'organisation pour les spectacles sont supportés par les comités locaux du PCR qui, à l'occasion des événements, mettent en place tout un dispositif pour assurer leur bon déroulement¹. Le Cénacle est aussi largement médiatisé par la radio et la télévision. Commencées en 1977 à l'initiative de Dumitru Popescu² et déroulées jusqu'en 1982, les retransmissions télévisées du Cénacle *Flacăra* portent des titres suggestifs pour les intentions des autorités communistes: «L'antenne est à vous», «L'antenne du Chant de la Roumanie», «La découverte de la Roumanie», «La redécouverte de la Roumanie»³. L'émission radio, commencée en 1979 résiste jusqu'en 1985 diffusant à peu près 260 émissions⁴, un vrai record de longévité à une époque où les émissions musicales sont presque entièrement supprimées au bénéfice de la propagande politique et des manifestations culturelles dédiées au culte de la famille Ceaușescu.

Les relations informelles établies dans les cercles du pouvoir politique – relations qui sont tout aussi importantes pour le fonctionnement du Cénacle *Flacăra* que celles de Eugen Barbu et Corneliu Vadim Tudor pour le fonctionnement du groupe de *Săptămâna*, ont une nature aussi controversée que le tempérament du poète. Les témoignages des acteurs et les documents de la *Securitate* nous laissent quand même supposer qu'à la différence de ses compétiteurs de *Săptămâna*, Păunescu compte avant tout sur ses amitiés personnelles avec les membres influents du Comité central⁵, sur le support de Nicu Ceaușescu (le fils de Ceaușescu) et sur le pouvoir de séduction qu'il exerce jusqu'à un certain moment sur Nicolae Ceaușescu à travers des déclarations de fidélité inconditionnée envers «l'auteur

¹ Un témoignage de l'acteur Florian Pittiș, l'une des stars rock de la Roumanie communiste, est significatif pour le traitement particulier duquel bénéficiaient les membres du Cénacle. Arrivé à Târgu-Mureș, en Transylvanie, pour participer au spectacle de *Flacăra*, Pittiș croise dans le hall de l'hôtel où il est logé le secrétaire local du PCR qui assistait à une rafle de la police. Comme Pittiș avait les cheveux longs, ce qui était strictement banni par les autorités, un des miliciens lui annule la carte d'identité. Pittiș se trouve dans une situation embarrassante, car il ne peut pas circuler sans ses papiers d'identité qui, étant émises à Bucarest, ne peuvent pas être renouvelées par la police de Târgu-Mureș. Il devrait donc quitter la ville, mais avant même le début du spectacle, Adrian Păunescu lui réserve une belle surprise: l'acteur est attendu à l'entrée dans la salle par le secrétaire local du PCR, accompagné par le même milicien. Le secrétaire présente à Pittiș ses excuses, en invoquant «l'inculture» des employés de la milice et le milicien lui remet une carte d'identité toute neuve. Cf. *Jurnalul Național – Ediție de colecție. Căminul Flacăra*, cit.

² Conformément aux informations du site officiel d'Adrian Păunescu, http://www.informania.ro/1001/adrian_paunescu.htm (cons. le 15 mars 2007).

³ Le fils d'Adrian Păunescu, Andrei, l'un des plus jeunes participants au Cénacle se souvient pourtant que la censure opérait avec plus d'efficacité pour les émissions de télévision: «À la télé, on ne reproduisait pas l'essence du Cénacle parce que le spectacle était enregistré et ensuite diffusé, la censure pouvait agir beaucoup plus facilement que dans le spectacle proprement dit. C'est pourquoi ni même Adrian Păunescu n'a désiré de lutter pour la diffusion à la télé, parce que l'image du Cénacle ne pouvait pas être réelle. La censure choisissait, coupait, ce n'était pas relevant ce qu'on transmettait à la télé. Beaucoup plus importante a été l'émission à la radio qui, entre 1980 et 1985, les jeudis soir, sous le titre „Radiocénacle *Flacăra* – Valeurs de la musique jeune”, faisait un exercice de propagation de la musique de qualité» (cf. http://www.jurnalul.ro/articol_26048/cenacul_flacara.html, cons. le 6 avril 2007). (notre trad.)

⁴ Cf. http://www.informania.ro/1001/adrian_paunescu.htm, (cons. le 15 mars 2007).

⁵ Des amitiés qu'il cultive, comme dans le cas de Dumitru Popescu, même après 1989, dans des moments des plus difficiles pour les anciens membres du Comité central du PCR; cf. Dumitru POPESCU, *Cronos autodevorându-se...*, pp. 172-173.

de notre renaissance spirituelle», «l’auteur de notre confiance en nous-mêmes», «celui qui nous a libéré»¹. Par contre, ses relations avec les représentants de la *Securitate*, ainsi qu’elles sont reflétées dans les documents de cette institution, semblent rester au niveau de la méfiance réciproque. À part le déroulement du Cénacle qui représente un vrai casse-tête pour les employés de la *Securitate*², l’imprévisibilité et les attitudes ambiguës de son meneur semblent se trouver à l’origine de cette méfiance. Fort de ses hautes connexions politiques et devenu l’idole de la jeune génération, Păunescu s’estime en droit de passer au-delà du schéma classique des relations entre les acteurs impliqués dans la production du discours nationaliste dans la Roumanie de Ceaușescu. Il n’hésite même pas de s’ériger en médiateur entre un régime dont la crise devient du jour au lendemain plus évidente et une société dont le désabusement et les mécontentements sont de plus en plus manifestes. Au siège de sa revue ainsi que sur la scène du Cénacle, le poète reçoit des messages parfois désespérés de la part de gens ayant besoin d’un logement, d’un boulot, de soins médicaux indisponibles en Roumanie, qui ont été abusés par la justice roumaine ou par les autorités locales³. Même s’il est difficile d’imaginer que toutes ces lettres sont vraiment lues par Păunescu ou qu’il a vraiment la possibilité et la disponibilité pour aider toutes ces personnes, la *Securitate* ne tarde pas d’enregistrer la montée en popularité du personnage comme un phénomène dangereux⁴. Toutefois, fort de sa relation avec la famille Ceaușescu, Păunescu n’hésite pas à affronter les risques du double jeu: tandis que ses odes dédiées au secrétaire général continuent d’enflammer les foules présentes aux spectacle du Cénacle *Flacăra*, le poète garde de bonnes relations avec les fonctionnaires de l’ambassade américaine à Bucarest⁵ et – quand ses intérêts personnels se heurtent à de certaines mesures administratives, telles que les restrictions concernant l’espace locatif alloué à chaque citoyen de la Roumanie socialiste – il menace d’appliquer un coup de grâce au régime, par son passage à la dissidence⁶. Sa stratégie est

¹ Apud Lucia DRAGOMIR, «Poésie idéologique et espace de liberté...cit.», p. 69.

² Andrei Păunescu soutient avoir retrouvé dans les archives de la *Securitate* des cassettes contenant les enregistrements des spectacles soutenus par le Cénacle et quelques douzaines de dossiers de filage ouverts à son père, désigné avec les appellations conspiratives «le Titan» et «L’Américain». Ce qui suppose un important déploiement de personnel et de moyens techniques de la part de la *Securitate* pour surveiller les manifestations de Păunescu et du cénacle *Flacăra*. Andrei Păunescu suggère aussi que la *Securitate* s’est trouvée à l’origine de la rupture entre son père et la famille Ceaușescu: «L’ex-chef de la *Securitate*, Tudor Postelnicu, est allé à Ceaușescu avec quelques enregistrements faits au stade, où le public criait: „Păunescu, Flacăra/Vous êtes ma jeunesse!”. Il a dit à Ceaușescu: „Écoutez ce que les gens crient”. Ceaușescu a répondu: „Pas de problème. Sur les stades, les gens crient les noms des joueurs, au théâtre, on crie les noms des artistes. Păunescu est un artiste”. Postelnicu lui a répliqué: „Ronald Reagan était aussi un artiste, camarade Ceaușescu”. Ceaușescu a compris le message» (cf. http://www.jurnalul.ro/articol_26048/cenacul_flacara.html, cons. le 6 avril 2007). (notre trad.)

³ Il affirme avoir reçu environ 15 000 lettres de ce genre par an, à la rédaction de *Flacăra*; cf. http://www.inforomania.ro/1001/adrian_paunescu.htm (cons. le 15 mars 2007). Une note rédigée par la *Securitate*, en octobre 1982, signale qu’Adrian Păunescu est devenu «une sorte d’institution publique», «un tribun poétique et politique» auquel les citoyens s’adressent pour résoudre leurs problèmes avec les institutions officielles; cf. *Cartea Albă a Securității...cit.*, p. 264.

⁴ Cf. *Cartea Albă a Securității...cit.*, p. 475.

⁵ Cf. *Ibidem*, pp. 233 et 264.

⁶ Ce type de chantage est également appliqué par Corneliu Vadim Tudor et Eugen Barbu quand l’influence du groupe de *Săptămâna* se voit drastiquement diminuée; cf. *Ibidem*, p. 366, une note du 18 avril 1987. Mais à la différence de Păunescu, les deux n’ont pas des connexions externes

de célébrer la famille présidentielle mais de critiquer – par des allusions cachées dans ses poésies ou ouvertement sur la scène du Cénacle – les échelons inférieurs du Parti, les représentants de l’administration locale ou de l’appareil de répression¹.

Dans son milieu professionnel, Păunescu se montre l’adepte de la même stratégie duale. Sur la scène de son Cénacle, il appelle à l’éradication des envies et des querelles entre écrivains². À l’intérieur de l’Union des écrivains, il n’est pas vraiment aimé ou apprécié mais il évite les conflits d’intérêts avec ses confrères. Les rapports de la *Securitate* sur l’état d’esprit des écrivains roumains le situent dans le camp centriste, à distances égales tant du groupement extrémiste représenté par la revue *Săptămâna* que des écrivains occidentalistes proches de la revue *România literară* et soutenus par la section roumaine de la Radio «Free Europe»³. Des poètes tels Marin Sorescu et Nichita Stănescu, illustrant le courant de la poésie moderne, sont invités sur la scène du Cénacle pour réciter leurs vers. Les vers d’autres poètes, comme Ștefan Augustin Doinaș et Lucian Avramescu, sont rendus célèbres surtout par leur inclusion dans ses spectacles. Păunescu va même plus loin, en saluant l’apparition dans la vie publique de la génération des écrivains «quatre-vingtsards»⁴ qui incarne à l’époque la résistance tacite de la littérature roumaine à l’endoctrinement politique et qui se retrouve très vite attaquée par Eugen Barbu

et leur engagement dans le combat contre la Radio «Free Europe» les a complètement décrédibilisés comme éventuels dissidents.

¹ Comme l’observe Paul CERNAT, «Îmblânzitorul României socialiste», cit., p. 352: «La technique du barde est de prononcer des vérités dures, même tabous, sur la situation interne mais en les dissociant du Parti, du Conducător, des „idéaux communistes” et en les mettant exclusivement sur le compte de ceux qui ont „souillé” la noble foi, sur le compte des forces étrangères hostiles ou des „détracteurs” de toute sorte» (notre trad.). Cette technique lui permet d’apparaître aux yeux de ses admirateurs comme un rebelle sans peur plutôt qu’un propagandiste du régime Ceaușescu; comme le constate Lucia DRAGOMIR, «Poésie idéologique et espace de liberté... cit.», p. 70, cette image de Păunescu a persisté en bonne partie même après 1989 dans l’esprit de certains des anciens spectateurs du Cénacle qui percevaient un vers tel que «Il est long le chemin vers le communisme», récité par le poète sur la scène, comme une véritable manifestation subversive. Marin Radu MOCANU, *Scriitorii și puterea*, cit., pp. 235-238, publie une lettre adressée par Păunescu à Nicolae Ceaușescu, le 24 octobre 1980, au retour d’un voyage en RDA et qu’illustre bien la stratégie de critique couverte adoptée par le poète. La lettre commence avec la formule «Meneur du destin national, Homme, Camarade Nicolae Ceaușescu», continue avec des remerciements personnels pour «m’avoir fait confiance en m’autorisant de partir avec mes enfants dans une visite de trois semaines en Autriche et en RDA. Bien sûr que cette confiance est un fait normal. Mais combien de choses normales ne deviennent anormales au milieu des querelles et des luttes quotidiennes des gens?». Après cette introduction, Păunescu dresse un tableau très critique de l’échec économique de la Roumanie par comparaison avec les réalités qu’il a pu observer dans les deux pays occidentaux.

² Nous avons retrouvé, parmi d’autres enregistrements du Cénacle datant des années ’80 et qui circulent encore en Roumanie, un matériel de ce genre dans lequel, en présentant une des chansons à message humanitaire, intitulée «N’oublions jamais ceux qui sont plus malheureux que nous», Păunescu affirme son «respect pour toutes les valeurs» et son désir d’«éradiquer toute envie ou jalousie contre les valeurs dont je suis contemporain, qui m’ont précédé ou qui me succéderont».

³ Cf. *Cartea Albă a Securității...* cit., pp. 357-359.

⁴ Pour la génération des «quatre-vingtsards», qui représente un phénomène intéressant en soi mais qui ne s’inscrit pas dans l’objet de notre étude, v. Magda RĂDUȚĂ, «*Les jeunes Loups*». *Genèse et affirmation d’une génération littéraire dans la Roumanie communiste*, in Mihai Dinu GHEORGHIU, Lucia DRAGOMIR (éds.), *Littérature et pouvoir symbolique*, Editura Paralela 45, București, 2003, pp. 268-292; v. aussi l’étude de Ion COSMOVICI, «Résistance ou culture? Le postmodernisme

dans *Săptămâna*¹. Mais il est en même temps redouté tant pour sa verve polémique que pour ses hautes protections politiques et, à la différence de ses fans, les écrivains le perçoivent comme un fidèle du régime Ceaușescu.

L'activité du Cénacle *Flacăra* est brusquement interrompue le 15 juin 1985, suite à un accident survenu sur le stade de Ploiești: paniqués par les rafales d'une pluie torrentielle, les spectateurs se pressent de quitter le stade. La bousculade ainsi créée aux sorties finit avec 5 morts et 27 blessés². Les rapports que la *Securitate* présente à la direction du PCR s'empressent de constater les commentaires critiques de la population sur l'activité du Cénacle et de son meneur, l'effet négatif de ces commentaires sur l'image du Parti et l'attitude hostile à Păunescu dans les rangs de l'Union des écrivains³. Sanctionné avec un vote de blâme par l'organisation PCR de la Presse et de la Polygraphie, Adrian Păunescu fait aussi l'objet d'une enquête pour abus et corruption sans pourtant subir une condamnation⁴. Plus que son attitude autocritique devant l'organisation PCR, sa popularité et les services qu'il avait apportés à la famille Ceaușescu semblent l'avoir sauvé d'un désastre personnel définitif. Le Cénacle *Flacăra* finit son existence réelle et commence son existence mythique en tant que lieu de mémoire douloureuse mais nostalgique et encore disputée de toute une génération roumaine. Comme le conclut Paul Cernat, «le débarquement de Păunescu, correspondant à l'apparition du *glasnosti* gorbatchévien en URSS, marque la „catastrophe“ du système [communiste roumain] et la chute de l'image de la Roumanie comme „alternative“ est-européenne positive»⁵.

Ilie Ceaușescu et le groupe des historiens militaires

Ce changement de contexte politique mais aussi de tonalité et de stratégie dans l'évolution du discours nationaliste roumain est illustré par l'activité du groupe des historiens militaires. Si le groupe de *Săptămâna* et le Cénacle *Flacăra* ont une autonomie qui provient avant tout de la disponibilité des autorités communistes d'accepter la transgression des normes idéologiques au nom de l'efficacité politique, le groupe des historiens militaires ne bénéficie pas directement d'une telle autonomie. Il est, en échange, l'expression de l'effort renouvelé de la direction du PCR en général et de la famille Ceaușescu en particulier de reprendre, dans le nouveau contexte, sous son contrôle exclusif la production du discours nationaliste. Ce groupe est loin d'avoir une visibilité ou une notoriété publique comparables à

comme option culturelle dans la Roumanie des années '80», *Studia Politica. Romanian Political Science Review*, vol. VI, no. 3, 2006, pp. 711-741.

¹ Paul CERNAT, «Îmblânzitorul României socialiste», cit., p. 378.

² L'événement est raconté par le rapport de la Milice locale, reproduit dans *Cartea Albă a Securității...* cit., p. 330.

³ Cf. *Ibidem*, pp. 329-330 et 335. Les rapports négatifs sur l'activité de Păunescu, qui montrent la préoccupation de la *Securitate* pour arrêter un phénomène qu'elle ne pouvait plus contrôler, commencent en fait depuis 1980, quand Păunescu publie une poésie critique, intitulée «Analfabeților», un pamphlet virulent contre les bureaucrates incultes et rigides du régime Ceaușescu; v. *Ibidem*, pp. 172-173, où une note de la *Securitate* reproduit intégralement le texte de cette poésie qui, publiée dans une revue de province, a ensuite circulé sous forme d'un samizdat *sui generis* étant interprétée comme une critique indirecte de la famille Ceaușescu.

⁴ Cf. Dennis DELETANT, *Ceaușescu și Securitatea. Constrângere și dizidență în România anilor 1965-1989*, trad. roum. G. Ciocâltea, Editura Humanitas, București, 1998, p. 190.

⁵ Paul CERNAT, «Îmblânzitorul României socialiste», cit., p. 370.

celles des deux autres groupes d'attitude analysés ci-dessus. Pourtant, son importance dérive, d'une part de l'importance pour le régime Ceaușescu des milieux socioprofessionnels desquels il est issu et sur lesquels il exerce de prédilection son action, l'Armée roumaine et la communauté des historiens, d'autre part de l'enjeu politique illustré par ses actions et par ses contributions au discours nationaliste. L'affirmation du groupe dans le réseau de production du discours nationaliste du régime Ceaușescu se produit vers le milieu des années 1980 mais sa structure et ses directions d'action se précisent déjà dès la fin des années '70.

Les raisons qui président l'institutionnalisation de l'historiographie militaire en Roumanie sont illustratives pour l'apparition et l'évolution du groupe des historiens militaires. Une décision du Comité central du PCR de 1969 statue la création du Centre d'études et recherches d'histoire et théorie militaires (CSCITM)¹, subordonné au Conseil Politique Supérieur de l'Armée et dont l'activité commence effectivement en 1970 sous la direction du colonel Eugen Bantea, un des rares officiers de l'Armée roumaine ayant une origine juive. Les raisons qui déterminent le choix de Bantea pour cette fonction sont elles-aussi significatives. La direction du PCR devrait initialement choisir entre quatre officiers, dont trois sont des personnalités importantes dans leur domaine d'activité: le général Gheorghe Lefter, l'adjoint du chef de la Direction d'Opération dans l'État-Major Général de l'Armée roumaine, le général Emil Iepure, chef de section dans la même Direction d'Opération, le général Ion Șuța, adjoint du commandant de l'Académie Militaire et historien déjà consacré. Le colonel Bantea, qui à l'époque était chef des Éditions de l'Armée et plutôt anonyme en tant qu'historien, est finalement choisi parce qu'à son érudition dans le domaine des sciences militaires s'ajoutent une bonne connaissance de cinq langues étrangères². La motivation politique pour la création du centre consiste non seulement en la nécessité d'un organisme de coordination des recherches historiques dans le domaine militaire mais aussi en l'existence de centres similaires au niveau international et en la nécessité que l'historiographie militaire roumaine puisse établir des contacts dans le milieu professionnel international³. Le fait qu'on préfère à la tête du Centre une personne dont les habiletés de polyglotte priment sur la notoriété scientifique nous laisse supposer que les vraies intentions des autorités politiques étaient de le transformer en vitrine de l'Armée roumaine à l'étranger et indirectement – mais tout à fait conforme à la nouvelle orientation antisoviétique du régime Ceaușescu – en point autorisé de contact avec les milieux militaires des pays de l'OTAN. L'évolution du Centre – auprès duquel on constitue en 1974 la Commission roumaine d'histoire

¹ Pour toutes les informations concernant les acteurs et les événements du domaine de l'historiographie militaire, nous devons beaucoup à l'aide généreuse de notre collègue Florin Șperlea, historien au Service Militaire de l'Armée et rédacteur-en-chef de la revue *Document*, bulletin des Archives Militaires Roumaines. Sur la biographie d'Eugen Bantea, nous avons également consulté l'article de Vasile ALEXANDRESCU, «Un ostaș vrednic în frontul istoriografiei și gândirii militare românești – generalul Eugen Bantea», *Anuarul Institutului de Studii Operativ-Strategice și Istorie Militară*, 1996, p. 271; Alexandrescu fournit, sans indiquer ses sources, une information selon laquelle la création du CSCITM s'est fait suite à un décret présidentiel. Conformément aux informations de Florin Șperlea, le CSCITM devrait être subordonné à l'État-Major Général de l'Armée roumaine mais à la suggestion du ministre de la Défense, Ion Ioniță, il a été finalement subordonné au Conseil Politique Supérieur de l'Armée.

² Cf. aux informations fournies par Florin Șperlea.

³ Cf. Vasile ALEXANDRESCU, «Un ostaș vrednic în frontul istoriografiei...cit.», p. 271.

militaire, affiliée dès ses débuts à la Commission Internationale d'Histoire Militaire patronnée par l'UNESCO¹ et dirigée jusqu'à la fin des années '70 par le même Eugen Bantea, semble confirmer notre hypothèse concernant sa destination initiale.

La biographie personnelle d'Ilie Ceaușescu, frère cadet du président de la Roumanie, est liée à l'histoire du CSCITM dès sa fondation. En 1969, Ilie Ceaușescu est colonel, diplômé de la Faculté d'Histoire de Bucarest et de l'Académie politique «Ștefan Gheorghiu», professeur, adjoint du chef de la chaire d'«Histoire de la Patrie et du PCR» à l'Académie des Sciences Militaires de Roumanie et jeune docteur en histoire². En 1970, quand le Centre commence à fonctionner, Ilie Ceaușescu y devient chercheur principal et, depuis 1972, chef de la section d'histoire militaire. Au moment de la constitution de la Commission roumaine d'histoire militaire, il se retrouve également parmi ses membres fondateurs. En parallèle, il reste impliqué dans l'activité de l'Académie des Sciences Militaires et continue de monter dans l'hierarchie militaire: chef de la Direction d'organisation de l'Armée (1975-1979), adjoint du secrétaire du Conseil Politique Supérieur de l'Armée (depuis 1977), promu général-lieutenant en 1982; secrétaire du Conseil Politique Supérieur de l'Armée et adjoint du ministre de la Défense mais aussi membre du Conseil de la Défense dont le commandant suprême est son frère, Nicolae (depuis 1983). Dès 1984, sa carrière politique connaît une évolution tout aussi ascendante: devenu d'abord, en 1984, membre du Comité central du PCR, il est coopté en 1987 dans le Bureau Exécutif du Conseil de la Culture et de l'Éducation Socialiste et dans la direction du Front de la Démocratie et de l'Union Socialiste, en 1988³. On devrait pourtant remarquer que son ascension politique succède à son affirmation, au début de la neuvième décennie, en tant que principal représentant de l'historiographie officielle du régime Ceaușescu et meneur du groupe des historiens militaires.

Le CSCITM ainsi que la Commission roumaine d'histoire militaire restent jusqu'au début des années '80 des acteurs plutôt marginaux dans le champ de l'historiographie roumaine. Leur situation de ce point de vue est comparable à celle de l'Institut d'Études Historiques et Sociopolitiques auprès du CC du PCR qui, tout au long des années '70 et '80, publie la revue *Anale de Istorie* ainsi que de nombreuses autres études concernant tant l'histoire du PCR que l'histoire de la Roumanie, toutes conformes à la ligne idéologique du régime Ceaușescu, sans pour autant constituer la partie la plus visible et d'autant moins la plus autoritaire dans l'historiographie roumaine en termes de reconnaissance de ses compétences par les autres représentants de la profession⁴. Une première manifestation d'envergure

¹ Les informations concernant l'histoire de la Commission roumaine d'histoire militaire sont à retrouver à l'adresse www.ispaim.ro (cons. le 17 avril 2007). Pour la Commission Internationale d'Histoire Militaire, v. http://www.landmacht.nl/leergroen/Historie/NIMH/CIHM/Sur_la_Commission_Internationale_d_Histoire_Militaire.aspx (cons. le 16 avril 2007).

² Cf. Florica DOBRE (éd.), *Membrii CC al PCR. 1945-1989. Dicționar*, Editura Enciclopedică, București, 2004, pp. 139-140.

³ *Ibidem*, p. 140.

⁴ Katherine VERDERY, *National Ideology under Socialism...cit.*, p. 213, croit identifier «un conflit majeur» entre «les instituts qui écrivent l'histoire du Parti et l'histoire militaire, d'un côté, et ceux qui s'occupent de l'histoire des Roumains en général, d'autre côté. Derrière ce conflit se trouve une redéfinition générale de l'objet d'étude, les historiens militaires du Parti militant pour l'intégration de l'histoire du Parti dans l'ensemble de l'histoire nationale par l'abolition de leur statuts de domaine séparés» (notre trad.). L'observation est, en ligne générale, valable pour ce qui est des intentions d'englober dans une interprétation unificatrice l'histoire du Parti et celle de la

internationale dans laquelle le CSCITM et la Commission roumaine d'histoire militaire sont impliqués en tant que principaux organisateurs est le colloque qui a lieu à Bucarest, en mai 1977, sous le patronage du Gouvernement de la RSR, dédié au centenaire de la Guerre roumaine d'indépendance¹. C'est le premier événement international organisé par le CSCITM et par la Commission roumaine d'histoire militaire en support de la ligne idéologique du PCR². La présence publique

Nation. Mais Verdery met en exergue d'une manière trop nette, à notre avis, l'existence d'un conflit à l'intérieur de l'historiographie roumaine et sa nature politique. Il est d'abord difficile de circonscrire l'action d'idéologiser le champ historiographique roumain au cercle restreint des «historiens militaires du Parti», une dénomination plutôt incertaine et par conséquent susceptible de générer des confusions. L'historiographie de la Roumanie communiste est un champ professionnel non seulement strictement contrôlé par les instances politiques, mais aussi intensément politisée (la Faculté d'Histoire de Bucarest, par exemple, fonctionne en fusion avec la Faculté de Philosophie marxiste et ensemble constituent un vivier de cadres pour la *Securitate* ainsi qu'un fournisseur de diplômes considérés «respectables» pour les activistes du PCR; l'admission à base de dossier personnel dans ces facultés fonctionne, de manière quasi formelle, jusque dans les années '80). Par conséquent, des contributions à l'historiographie illustrant la ligne idéologique officielle proviennent de toutes les instances historiographiques roumaines, y compris le milieu universitaire et les instituts d'histoire de l'Académie roumaine, elle-aussi une institution strictement politisée depuis 1948. Il est vrai pourtant que les contributions les plus actives à cette ligne d'interprétation viennent, dès les années '70, de la part des historiens de l'Institut d'Études Historiques et Sociopolitiques, subordonné au CC du PCR, en vertu même de cette subordination, et que les années '80 sont dominées, en termes de visibilité dans le champ de l'historiographie roumaine, par le groupe d'Ilie Ceaușescu. Il est aussi vrai que certains historiens ou même certains groupes professionnels – comme par exemple les historiens de l'Antiquité – résistent par l'intermédiaire de stratégies individuelles à la politisation de leur discipline. Mais le paysage institutionnel et la production historiographique roumaine dans les années du régime Ceaușescu ne nous autorisent pas de délimiter un conflit ouvert entre les historiens ou d'établir des analogies avec, par exemple, la situation de l'Union des écrivains de Roumanie, où les fractures entre les factions sont beaucoup plus délimitées en fonction de leurs manières de se rapporter au politique. Pour le processus de politisation de l'historiographie roumaine, v. Andi MIHALACHE, *Istorie și practici discursive în România democrat-populară*, Editura Albatros, București, 2003. Pour un exemple de stratégie individuelle de résistance à la politisation de l'historiographie, v. Alexandru ZUB, Sorin ANTOHI, *Oglinzi retrovizoare. Istorie, memorie și morală în România*, Editura Polirom, Iași, 2002, surtout pp. 63-78, un témoignage personnel du professeur Alexandru Zub, l'un des historiens pratiquant une résistance tacite à la politisation de l'historiographie roumaine sous le régime communiste.

¹ Les travaux de ce colloque auquel participent 500 invités sont présentés d'une manière très courtoise par John Jessup, chef de la Commission américaine d'histoire militaire; v. John JESSUP, «Romania Celebrates the Centennial of Its Independence», *Military Affairs*, vol. 42, no. 3, October 1978, pp. 147-149. Il est d'ailleurs significatif que, de tous les partenaires de la Commission roumaine d'histoire militaire en sa qualité de membre de la Commission Internationale d'histoire militaire, la branche américaine semble occuper une place privilégiée en tant que partenaire de dialogue. Même dans la période des années '80, très difficile de la perspective des relations bilatérales roumaines-américaines, la collaboration entre les deux commissions reste fonctionnelle et certains membres du groupe d'Ilie Ceaușescu sont autorisés de mener des recherches historiques dans les archives de Hoover Institution et dans d'autres archives américaines; v. en ce sens l'article de Gheorghe BUZATU, «Présence des scientifiques roumains aux États-Unis», *La lutte du peuple tout entier* (édition française de la revue *Lupta întregului popor*, publiée depuis 1984 par le CSCITM, avec le sous-titre *Revue roumaine d'histoire militaire* et dont Ilie Ceaușescu est le président du Comité de rédaction), no. 2 (16), 1988, p. 87.

² Le centenaire de l'Indépendance roumaine est célébré, en mai 1977, avec beaucoup de faste par les autorités communistes. V. en ce sens les décisions du Comité central et du Comité Politique Exécutif du PCR, le 6 et le 24 mai 1977, concernant la célébration de l'Indépendance et l'hommage

d'Ilie Ceaușescu est encore discrète à l'occasion du colloque de 1977: en tant que membre de la Commission roumaine d'histoire militaire, il fait partie de l'équipe d'organisateurs et présente une communication intitulée «L'effort militaire de la Roumanie pendant la Guerre d'Indépendance de 1877-1878»¹.

À la fin des années '70, les efforts d'imposer Ilie Ceaușescu en tant que chef de file de l'historiographie roumaine deviennent plus visibles. Ils sont occasionnés surtout par les préparatifs concernant l'organisation à Bucarest du XV^e Congrès International des Sciences Historiques, prévu pour 1980. En jugeant d'après les ressources qui lui sont allouées, cette manifestation occupe une place privilégiée dans les intérêts du régime Ceaușescu. Les préparatifs commencent déjà en 1977. En 1978 la publication *Revista de istorie*, éditée par l'Académie roumaine et dont le comité de rédaction fonctionne à l'intérieur de l'Institut d'Histoire «Nicolae Iorga», publie le programme des manifestations². Entre 1978 et 1980, on met en place une vaste campagne de popularisation de l'événement par toutes les publications roumaines de spécialité³. Organisé en tant que réunion quinquennale du Comité

rendu à Nicolae Ceaușescu à cette occasion, in *Epoca Nicolae Ceaușescu Partidul Comunist Român, centrul vital al întregii națiuni. Documente ale plenarelor CC și ale CPEx al CC al PCR. 1965-1985*, vol. II, Editura Politică, București, 1986, pp. 502-506. Le début de l'année 1977 est extrêmement difficile pour le régime Ceaușescu: l'apogée du mouvement Goma et la publication de la lettre ouverte rédigée par Paul Goma occupent l'attention des autorités répressives du pays mais également celle des médias internationaux, en janvier-février, tandis que le tremblement de terre de mars fait plus de mille morts et des milliers de sans abris au sud du pays. V., pour une image extérieure des événements, Noel BERNARD, *Aici e Europa Liberă*, Editura Tinerama, București, 1991, pp. 77-98; v. aussi *Dossier Paul Goma. L'écrivain face au socialisme du silence. Présenté par Virgil Tanase*, Éditions Albatros, Paris, 1977, surtout pp. 144-179. C'est pourquoi les festivités de mai 1977 sont très importantes pour le PCR qui fait ainsi un effort de récupération nécessaire de son image publique – tant à l'extérieur qu'à l'intérieur de la Roumanie – comme représentant légitime et autoritaire des intérêts de la nation roumaine. V. également la décision du Plénum du CC, le 27 octobre 1977, concernant l'organisation des célébrations des «2050 ans de la création du premier État dace centralisé et indépendant» au cours de l'année 1980; cf. *Epoca Nicolae Ceaușescu...cit.*, vol. II, pp. 254-600. Cette initiative extravagante, qui renforce les manifestations du courant thraciste représenté par le groupe de *Săptămâna* et par Iosif Constantin Drăgan, a marqué le moment de climax dans le conflit entre les historiens du pays, constaté par Katherine VERDERY, *National Ideology under Socialism...cit.*, p. 213.

¹ Cf. John JESSUP, «Romania Celebrates the Centennial...cit.», p. 147. Avec le même sujet, Ilie Ceaușescu est présent en 1978 au colloque de la Commission Internationale d'Histoire Militaire, à Ottawa, le 23-25 août 1978; cf. Ilie CEAUȘESCU, «The Struggle of the Romanian People Against Foreign Domination», in *Actes du 4^e Colloque International d'Histoire Militaire*, Ottawa, 1979, pp. 299-306.

² Cf. «Programul celui de-al XV-lea Congres international de științe istorice», București, 1980, *Revista de istorie*, t. 31, no. 6, juin 1978, pp. 1083-1086. La revue commence, dès son no. 7 de juillet 1978, une rubrique spéciale, dédiée aux préparatifs du Congrès mais dont le contenu effectif consiste surtout d'un nombre d'études scientifiques concernant l'histoire de la Roumanie.

³ V., par exemple, les articles de *Magazin istoric*, qui publie *in extenso* des informations concernant l'organisation du Congrès et la composition des commissions roumaine et internationale chargées de cette organisation. De la commission roumaine (présidée par Ștefan Pascu, chef de la Section des sciences historiques de l'Académie roumaine et l'un des historiens dont la carrière est solidement liée à la ligne idéologique du PCR) fait partie Ilie Ceaușescu en tant qu'historien et chef du Conseil Supérieur de l'Armée mais pas encore comme président de la Commission roumaine d'histoire militaire; cf. *ibidem*, p. 22. Pour des détails sur la relation d'Ilie Ceaușescu avec Ștefan Pascu, qu'elle considère comme maître spirituel du frère de Nicolae Ceaușescu dans le domaine de l'histoire de la Transylvanie, v. Katherine VERDERY, *National Ideology under Socialism...cit.*, pp. 220-223. Entre 1969 et 1984, Ștefan Pascu est aussi membre suppléant du Comité central du

International des Sciences Historiques – reconnu par l'UNESCO et auquel la Commission Internationale d'Histoire Militaire est elle-aussi affiliée¹ – le Congrès de Bucarest a sans doute une importance politique beaucoup exacerbée par les autorités communistes à l'intérieur de la Roumanie par rapport à son écho dans les communautés professionnelles participantes et à sa vraie destination ainsi que celle-ci est comprise par l'organisme scientifique international. Le rôle qu'on attribue au Congrès de 1980 – de vitrine d'un régime communiste qui continue de se prétendre ouvert et rebelle par rapport au camp soviétique mais aussi comme occasion de propager à l'extérieur le culte de la famille Ceaușescu – l'élève aux yeux des responsables de la propagande roumaine à un rang plus important que celui d'une simple réunion des scientifiques. Déroulé entre 10 et 17 août 1980, le Congrès de Bucarest semble pourtant constituer plutôt un échec du point de vue de la propagande du Parti. Les comptes-rendus publiés par les historiens roumains dans *Revista de istorie* insistent de manière plutôt circonstancielle sur le rôle du PCR et de son secrétaire général dans l'orientation de l'historiographie roumaine², tandis que les invités étrangers évitent soigneusement de toucher le sujet³. Par contre, les buts de la propagande roumaine à l'extérieur du pays sont beaucoup mieux servis par l'écho dans les milieux professionnels étrangers des travaux de la Commission Internationale d'Histoire Militaire, déroulés en parallèle à Bucarest et organisés par la branche roumaine de la Commission⁴. Dans ce contexte, la Commission et implicitement le CSCITM en tant qu'institution qui gère l'activité de cette commission semblent constituer les points d'accès les plus faciles du frère de Nicolae Ceaușescu – et des instances politiques du régime – vers le contrôle total de l'historiographie roumaine.

La promotion d'Ilie Ceaușescu comme meneur de la direction officiellement accréditée dans l'historiographie roumaine se fait d'une manière plutôt prudente, par recours à des artifices administratifs dont le but est de l'imposer à la tête de la Commission roumaine d'histoire militaire. En 1978, le général Eugen Bantea est destitué de la direction du CSCITM⁵. Depuis ce moment et jusqu'en 1989 plusieurs

PCR; cf. Florica DOBRE (éd.), *Membrii CC al PCR...cit.*, p. 451. V. aussi Open Society Archives, HU-OSA, box 53, folder 2, file 38, le récit de la rencontre entre Nicolae Ceaușescu et les historiens, le 27 mai 1980.

¹ Pour l'histoire du Comité International des Sciences Historiques, v. son site officiel à l'adresse <http://www.cish.org/F/Presentation/Histoire.htm> (cons. le 20 avril 2007).

² V., par exemple, Dan BERINDEI, «Cel de-al XV-lea Congres Internațional de Științe Istorice și participarea istoricilor români», *Revista de istorie*, t. 33, no. 10, octobre 1980, pp. 1839-1856.

³ Dans un témoignage personnel, l'historien Șerban Papacostea se souvient les pressions faites en 1980 par les organisateurs roumains pour déterminer les invités de louer dans leurs interventions au Congrès les idées que Nicolae Ceaușescu a formulées dans son message d'ouverture; il se souvient également les artifices de politesse par lesquelles les invités se sont esquivés de cette opération de propagande; cf. Șerban PAPACOSTEA, «Totalitarism și istoriografie», 22. *Revista Grupului pentru Dialog Social*, an XV, no. 892, 13-19 avril 2007, cf. <http://www.revista22.ro/> (cons. le 18 avril 2007).

⁴ V. à ce propos le compte-rendu des travaux, «The International Commission of Military History Meeting, Bucharest, Romania, 9-13 August 1980», *Military Affairs*, vol. 44, no. 4, December 1980, pp. 161-162.

⁵ Après 1989, le CSCITM est passé par plusieurs réorganisations et fonctionne actuellement comme l'Institut d'Études Politiques, de Défense et d'Histoire Militaire (ISPAIM). Sur le site officiel de l'institut, www.ispaim.ro, toute référence concernant son histoire d'avant 1989 est soigneusement éliminée, de telle façon que le nom d'Ilie Ceaușescu n'est point mentionné.

officiers, dont les compétences en tant qu'historiens sont plutôt de circonstance et qui restent de simples anonymes dans leur domaine professionnel, se succèdent à la direction du Centre, subordonné à son tour au Conseil Politique Supérieur de l'Armée et donc à Ilie Ceaușescu. Conformément aux statuts de CSCITM et de la Commission d'Histoire Militaire, ces personnages devraient également occuper, en tant que directeurs du centre, la fonction de président de la Commission. Mais dès le début des années 1980, ce point des statuts est transgressé au bénéfice d'Ilie Ceaușescu qui – au moins depuis 1984, quand on crée la revue *Lupta întregului popor* (LIP) – figure comme «président de la Commission d'Histoire Militaire»¹. Le premier collège de rédaction de cette revue est significatif pour la composition socioprofessionnelle du groupe d'Ilie Ceaușescu. Il est constitué de: Ilie Ceaușescu, adjoint du ministre de la Défense, secrétaire du Conseil Politique Supérieur de l'Armée, président de la Commission roumaine d'histoire militaire et chef du collège de rédaction, Ion Ardeleanu et Mircea Mușat (historiens employés par l'Institut d'Études Historiques et Sociopolitiques du CC du PCR et considérés à l'époque les éminences grises de l'historiographie officielle roumaine), Ștefan Pascu et Ștefan Ștefănescu (historiens, membres de l'Académie roumaine mais aussi du Comité central du PCR), le jeune historien Florin Constantiniu de l'Institut «Nicolae Iorga», Gheorghe Tudor, à l'époque directeur du CSCITM, le général-majeur Constantin Antip, directeur du Musée National de l'Armée, le colonel Constantin Căzănișteanu, chef de la Section historique du CSCITM, le colonel Gheorghe Zaharia, employé du CSCITM et le colonel Florian Tucă, chef des Éditions Militaires. À l'ombre du collège, le travail de rédaction est assuré par un nombre de jeunes historiens, officiers et civils, employés du CSCITM. Ceux-ci – dont la plupart manquent d'une vraie notoriété dans le champ de l'historiographie roumaine, constituent «la main d'œuvre» du groupe, étant perçus dans leur milieu professionnel comme «les nègres» d'Ilie Ceaușescu et les vrais auteurs de ses ouvrages scientifiques². 1984 est aussi l'année de la publication du livre le plus important d'Ilie Ceaușescu,

¹ Cf. *Lupta întregului popor. Revista română de istorie militară*, no. 1, 1984. On devrait également mentionner qu'Ilie Ceaușescu n'a jamais été le représentant officiel de la branche roumaine dans le comité directeur de la Commission Internationale d'Histoire Militaire; cette position a été occupée d'abord par le colonel Al. Gh. Savu et, depuis 1985, par le capitaine Mihail E. Ionescu, ce dernier étant membre du groupe d'Ilie Ceaușescu. On peut supposer donc l'existence d'un certain souci pour les apparences de la part des autorités communistes roumaines dans les relations internationales menées par le groupe mais officiellement gérées par la Commission roumaine d'histoire militaire.

² Au niveau des rumeurs, tellement importantes pour comprendre les mécanismes de construction des identités dans les sociétés fermées, parmi ceux considérés comme «nègres» d'Ilie Ceaușescu figurent surtout les jeunes historiens du groupe, comme Florin Constantiniu ou Mihail E. Ionescu, des professionnels dont les compétences sont réelles mais dont la visibilité dans leur champ professionnel est liée surtout à leur appartenance au groupe. Pourtant Florin Constantiniu, dans ses mémoires récemment publiés, démentit cette version et dresse le portrait d'Ilie Ceaușescu en dignitaire communiste bien intentionné, vrai patriote et profondément convaincu de la «vérité» de ses propres interprétations concernant l'histoire des Roumains. Cf. Florin CONSTANTINIU, *De la Răutu și Roller la Mușat și Ardeleanu*, Editura Enciclopedică, București, 2007, pp. 405-420. Au sujet des relations entre les membres du groupe d'Ilie Ceaușescu, Constantiniu adopte une attitude d'ironie critique à l'adresse de son collègue, Mihail E. Ionescu, qu'il accuse d'une manière à peine voilée d'opportunisme et excès d'obédience; cf. *Ibidem*, pp. 408-409. Ces attitudes *post factum* d'un des participants au groupe d'Ilie Ceaușescu rendent compte de la compétition fonctionnant à l'intérieur du groupe pour l'accès aux faveurs de son chef et, par conséquent, aux ressources de pouvoir symbolique que celui-là était en mesure d'allouer.

intitulé *Transilvania, străvechi pământ românesc* annonçant les thèmes principaux de l'action qui définira son groupe d'attitude¹. Nous considérons donc cette année comme le début de l'affirmation publique du groupe des historiens militaires.

La dénomination du groupe nécessite pourtant une explication plus nuancée. Il serait exagéré d'y inclure tous les historiens militaires de la Roumanie communiste ou même tous les employés du CSCITM et tous les membres de la Commission roumaine d'histoire militaire. Il serait également incorrect de considérer l'appartenance à la catégorie des historiens-officiers comme condition exclusive ou obligatoire pour l'appartenance au groupe d'Ilie Ceașescu. En fait, les membres du groupe proprement dit viennent de trois directions principales, deux liées à l'activité professionnelle d'Ilie Ceașescu jusqu'au moment de sa promotion à la tête du Conseil Politique Supérieur de l'Armée: l'Académie des Sciences Militaires et le CSCITM, et l'autre, liée aux instances idéologiques du PCR: l'Institut d'Études Historiques et Sociopolitiques du CC du PCR. Il s'ajoute un nombre d'historiens plus âgés dont l'ascension professionnelle dans les années '60 est directement liée au support qu'ils acceptent d'accorder à la ligne idéologique du Parti (comme c'est le cas pour Ștefan Pascu et Ștefan Ștefănescu) mais aussi un groupe de jeunes historiens provenant tant de l'Armée que des instituts d'histoire patronnés par l'Académie roumaine et dont l'ascension professionnelle est ainsi facilitée par leur engagement politique. Le point commun de leurs biographies professionnelles n'est donc pas la stricte appartenance institutionnelle et non pas même leur spécialisation en histoire militaire étant donné que certains d'entre eux (comme il est le cas pour Ștefan Ștefănescu ou pour le plus jeune Florin Constantiniu) sont connus jusqu'au moment de leur cooptation dans le groupe surtout pour leurs publications concernant l'histoire sociale du Moyen Âge roumain. Le profil spécifique du groupe se précise par conséquent exclusivement à travers l'orientation idéologique qu'on donne à la revue *LIP* mais surtout à travers les ouvrages d'orientation nationaliste qui, à la fin des années '80, deviennent de plus en plus polémiques à l'égard surtout de l'historiographie hongroise.

Les coordonnées du discours promu par le groupe d'Ilie Ceașescu sont l'expression de la radicalisation du discours nationaliste du régime Ceașescu dans les années '80. L'activité du groupe est centrée, d'une part sur la construction de l'image d'un peuple roumain assiégé depuis les temps immémoriaux de son existence par des ennemis de l'extérieur – dont seules les identités sont variables tandis que le profil psychologique reste toujours le même – et d'autre part, sur la construction de l'image emblématique de cet ennemi de l'extérieur. Le titre même de la revue qui constitue le principal moyen d'expression du groupe, *Lupta întregului popor*, rappelant les titres-slogans de l'époque kominformiste, signifie plus que la volonté de «définir un nouvel objet d'étude»²; il reprend en fait la dénomination de la doctrine militaire de la Roumanie socialiste, définie après 1968 notamment comme une réaction aux événements de Tchécoslovaquie. Cette doctrine militaire, mise en place depuis 1972 par une nouvelle Loi de la Défense Nationale et dont la prémisse fondamentale est justement celle d'une menace quasi-permanente à

¹ General-locotenent, dr. Ilie CEAȘESCU, *Transilvania, străvechi pământ românesc*, 1^{ère} éd., Editura Militară, București, 1984. Le livre a aussi une édition en français: Dr. Ilie CEAȘESCU, *La Transylvanie, ancienne terre roumaine*, sans édition, 1988, avec une préface de Roger GHEYSENS et une édition en anglais, Lieutenant-General Dr. Ilie CEAȘESCU, *Transylvania, An Ancient Romanian Land*, Socialook International Publications, New Delhi-India, 1984.

² La remarque appartient à Katherine VERDERY, *National Ideology under Socialism...* cit., p. 213.

l'adresse de la sécurité du pays, reprend à son tour l'idée de solidarité de la Nation autour du PCR lui assignant une finalité ouvertement guerrière¹.

Le groupe d'Ilie Ceaușescu récupère en même temps deux des directions du discours nationaliste consacrées dans les années '70 par le groupe de *Săptămâna*. Il s'agit d'abord du thracisme, qu'il emploie – cette fois d'une manière explicite – dans la dispute avec l'historiographie hongroise concernant la préemption de la population roumaine en Transylvanie. Les références à l'organisation étatique bimillénaire des Roumains dans le territoire actuel de la Roumanie sont nombreuses dans la revue *LIP* et explicites dans la principale production historiographique du groupe d'Ilie Ceaușescu, le traité d'«Histoire militaire du peuple roumain»². Ensuite, on assiste à une récupération implicite du protochronisme, utilisé par exemple pour illustrer le rôle essentiel dans la victoire antifasciste d'une Roumanie qui, jusqu'au 23 août 1944, agit comme allié de l'Allemagne nazie. Une des productions les plus médiatisées du groupe d'Ilie Ceaușescu est un livre intitulé *200 de zile mai devreme. Rolul României în scutarea celui de-al Doilea Război Mondial*, dont la première édition est elle-aussi publiée en 1984³. La thèse principale de ce livre est que le coup d'État du 23 août 1944 – interprété comme une révolution réalisée par le PCR – et la participation ultérieure des forces armées roumaines aux luttes contre ses anciens alliés ont contribué à devancer de 200 jours la victoire de la coalition antifasciste.

L'histoire de l'élaboration du traité d'histoire militaire des Roumains est elle-aussi significative pour la compréhension du rôle assigné au groupe dans l'ensemble du réseau de production du discours nationaliste roumain. Conformément à la présentation officielle de l'histoire institutionnelle du CSCITM⁴, le travail d'élaboration du traité est initié en 1972 et constitue l'une des attributions les plus importantes du centre. Pourtant le premier tome du traité est publié seulement en 1984 – année très faste pour le groupe d'Ilie Ceaușescu – et l'équipe dirigeante de sa rédaction est quasi-identique à celle qui gère la publication de la *LIP*. À part le général-colonel Constantin Olteanu, à l'époque ministre de la Défense, et le général Vasile Milea, son premier-adjoint et chef de l'État-Major Général – les deux ayant un rôle de garant politique, évident dans le contexte – l'équipe est constituée d'Ilie Ceaușescu, en tant que coordonnateur principal, Ștefan Pascu, Ștefan Ștefănescu, Mircea Mușat, Gheorghe Tudor, et Florian Tucă, tous membres du comité de rédaction de la revue *LIP* et du colonel Alexandru Gh. Savu, le représentant roumain dans le comité de direction de la Commission Internationale

¹ V., à ce propos, *** *Doctrină și teorie militară*, Editura Militară, București, 1987, surtout p. 76. Pour un bref regard sur le contenu théorique de cette doctrine, v. les informations incluses sur le site de la Bibliothèque du Congrès Américain, cf. http://www.photius.com/countries/romania/national_security/romania_national_security_evolution_of_militar~1257.html (cons. le 21 avril 2007).

² Le premier des six volumes du traité – dont la publication a été interrompue par les événements de décembre 1989 – est publié en 1984; v. Comisia Română de Istorie Militară, Centrul de Studii și Cercetări de Istorie și Teorie Militară, *Istoria militară a poporului român* vol. I: *Din cele mai vechi timpuri până în zilele noastre*, Editura Militară, București, 1984.

³ Ilie CEAUȘESCU, Florin CONSTANTINIU, Mihail E. IONESCU, *200 de zile mai devreme. Rolul României în scutarea celui de-al Doilea Război Mondial*, Editura Științifică și Enciclopedică, București, 1984. De manière significative, le premier chapitre du livre est intitulé «2500 ans de performance historique. Les racines temporelles de la révolution du 23 août 1944» et reprend la même théorie de la continuité d'évolution historique des Roumains, de l'État du roi dace Bourébista jusque dans la contemporanéité de la République socialiste.

⁴ V. le site web de l'Institut d'Études Politiques, de Défense et Histoire militaire, www.ispaim.ro (cons. le 19 avril 2007).

d'Histoire Militaire¹. L'équipe reste à peu près inchangée jusqu'au sixième volume du traité, publié en 1989 avec le groupe d'Ilie Ceașescu en position prédominante. Cette position est renforcée en 1988 quand, avec la publication du cinquième tome, l'équipe rédactionnelle n'a plus d'autre garant politique qu'Ilie Ceașescu. Le rôle attribué au traité dans l'économie de la propagande nationaliste du régime Ceașescu est des plus importants: il est censé de remplacer le grand traité d'histoire des Roumains, dont la rédaction par les historiens de l'Académie roumaine était préconisée depuis la fin des années '60 et qui, dans les années '80, se constitue en échec de facto à cause des résistances opposées par une partie de son collective rédactionnel à l'intégration des interprétations exagérées provenant du courant thraciste².

Le positionnement du groupe d'Ilie Ceașescu par rapport aux autres acteurs impliqués dans la production du discours nationaliste roumain est déterminé par la situation spécifique de son meneur. On constate d'abord un inversement du sens de son autonomie par rapport aux deux autres groupes d'attitude analysés au cours de la présente démarche. Ainsi le groupe de *Săptămâna* et le Cénacle *Flacăra* agissent du bas vers le haut, comme expressions d'intérêts professionnels spécifiques, accomplis à travers une alliance avec le pouvoir politique. Par contre, le groupe d'Ilie Ceașescu se constitue de haut en bas, à l'initiative d'un acteur politique du premier niveau du réseau – la direction du PCR dont les intérêts et actions sont représentés par la famille Ceașescu. À travers l'octroi de certains privilèges, cette instance politique se rallie un groupe de professionnels dans le but final de gagner sinon le support au moins le contrôle sur les communautés respectives. Dans ces conditions, l'autonomie du groupe des historiens militaires ne fonctionne pas dans sa relation avec l'acteur politique mais elle est une réalité incontestable par rapport à la plupart des autres acteurs du réseau et à leurs propres champs professionnels. Même si cette affirmation ne se vérifie que partiellement dans les relations du groupe avec la *Securitate*, des groupes d'attitude que nous avons analysés, celui-ci est pourtant le seul qui semble garder une certaine autonomie par rapport à la police politique du régime. Cette autonomie est le résultat des réticences de la *Securitate* d'agir ouvertement à l'intérieur du groupe, comme elle le fait par exemple dans le cas du groupe de *Săptămâna*. Elle est possible surtout à cause de l'appartenance du meneur du groupe à la famille Ceașescu. Mais, en tant que beau-frère ennemi³ de la toute-puissante Elena Ceașescu et apparatchik

¹ Savu se trouve, depuis la fin des années 1970, dans une position de rivalité par rapport à Ilie Ceașescu; par conséquent, il est éliminé en 1985 tant du CSCITM que de la Commission Internationale d'Histoire Militaire. À la place de Savu – qui reste exilé jusqu'en 1989 dans la rédaction d'une autre revue de l'Armée, *Apărarea Patriei* – on introduit, tant dans le comité directeur de la Commission Internationale d'Histoire Militaire que dans l'équipe de coordination du traité d'histoire militaire, un représentant de la jeune génération de collaborateurs d'Ilie Ceașescu, le majeur Mihail E. Ionescu. V. *Istoria militară a poporului român...cit.*, t. II, 1986; v. aussi la biographie de Mihail E. Ionescu à l'adresse www.ispaim.ro (cons. le 19 avril 2007).

² Cf Open Society Archives, HU-OSA, box 53, folder 2, file 38, rapport de 16 juin 1980 rédigé par George Ciorănescu, le premier tome du Traité d'histoire de la Roumanie était préconisé de paraître en 1980, à l'occasion du Congrès International des Sciences Historiques. En fait, aucun tome de ce traité n'a pas été publié avant 1989. V. pour la résistance des historiens civils, Alexandru ZUB, *Orizont închis. Istoriografia română sub dictatură*, Institutul European, Iași, 2000, pp. 79-80. V. aussi Vlad GEORGESCU, *Politică și istorie: cazul comuniștilor români, 1944-1977*, Humanitas, București, 1991, p. 55.

³ Conformément au témoignage de Florin CONSTANTINIU, *De la Răutu și Roller...cit.*, p. 410, «Elena Ceașescu sabotait systématiquement son beau-frère, par tous les moyens» (notre trad.).

de la deuxième génération – tout comme Cornel Burtică, Dumitru Popescu ou Eugen Florescu – Ilie Ceaușescu se montre assez méfiant à l'égard de la *Securitate*, gardant une attitude de prudence dans les relations du groupe – et de lui-même – avec cette institution¹. Sans avoir les mêmes velléités d'influence que dans le cas des autres groupes d'attitude analysés ci-dessus, la *Securitate* exerce toujours une surveillance prudente du groupe. Les officiers du groupe font l'objet de l'activité de la IV^e Direction de la *Securitate*², chargée de la surveillance du personnel de l'Armée roumaine. Pour les historiens civils du groupe, la surveillance est exercée par la même Direction I Arts et Culture qui s'occupe de toute la vie culturelle du pays³. Ce tableau général montre que le groupe n'est pas complètement autonome par rapport à la police politique du régime Ceaușescu mais que, néanmoins, la position personnelle d'Ilie Ceaușescu le rend moins vulnérable aux actions de cette institution visant le contrôle direct sur ses principales directions d'intérêt d'action.

De cette perspective, deux raisonnements, complémentaires l'un à l'autre, s'imposent à propos de la position du groupe dans la production du discours nationaliste du régime Ceaușescu: d'une part, ses principaux sujets d'intérêt montrent une transgression de certains thèmes appartenant jusque-là au registre du discours implicite dans le discours explicite du communisme nationaliste; d'autre part, sa composition et ses manières d'agir font la preuve d'une volonté de la part de la direction du PCR en général et de la famille Ceaușescu en particulier, d'éliminer tout autre acteur du réseau – y compris la *Securitate*, et toute éventuelle autonomie susceptible de menacer le monopole du régime sur la production du discours nationaliste, par la création d'un *groupe d'attitude simulé*, qui devrait permettre l'accès du principal acteur politique aux relais d'influence directe sur des milieux professionnels considérés essentiels pour son fonctionnement. Cette action n'a qu'un succès limité parce que, même s'il ne rencontre des concurrences ouvertes ou des résistances explicites, le groupe d'Ilie Ceaușescu a toujours à affronter la résistance tacite des milieux professionnels d'où provenaient ses membres, l'Armée et l'historiographie civile, ainsi que les susceptibilités des autres acteurs agissant dans le réseau de production du discours nationaliste. D'un autre côté, étant donné son domaine d'action, restreint et confiné à une spécialisation inévitable, sa visibilité et sa notoriété publique n'arrivent jamais à atteindre le niveau de celles desquelles ont joui, dans les années '70 et jusqu'au milieu des années '80, le groupe de *Săptămâna* ou le Cénacle *Flacăra*.

¹ Nous avons obtenu les informations concernant les relations du groupe d'Ilie Ceaușescu avec la *Securitate* d'une source anonyme liée à cette dernière. Nous remercions Mme Carmen Dobrota, des Archives Nationales de Roumanie, de nous avoir facilité l'accès à la source. Tout récemment, le livre de Șerban RĂDULESCU-ZONER, *Securitatea în Institutul de Istorie «Nicolae Iorga»*. *Studiu de caz*, s.e., București, 2008, prouve pourtant l'utilisation des historiens civils du groupe d'Ilie Ceaușescu en tant qu'informateurs de la police politique mais dans des actions qui ne visaient pas directement l'activité du groupe.

² Conformément à notre source anonyme, les planifications internes de la IV^e Direction établissaient que, parmi les employés de l'Armée roumaine, 1 des 5 officiers et 1 des 15 soldats devaient être racolés comme informateurs de la *Securitate*. Les membres du PCR figuraient dans des statistiques séparées, sous la dénomination de «sources».

³ Dans les années '80, cette direction était dirigée par Ilie Merce. En jugeant d'après l'expérience personnelle de Florin CONSTANTINIU, *De la Răutu și Roller...cit.*, p. 410, les civils du groupe étaient indirectement questionnés par la *Securitate* sur l'activité d'Ilie Ceaușescu.